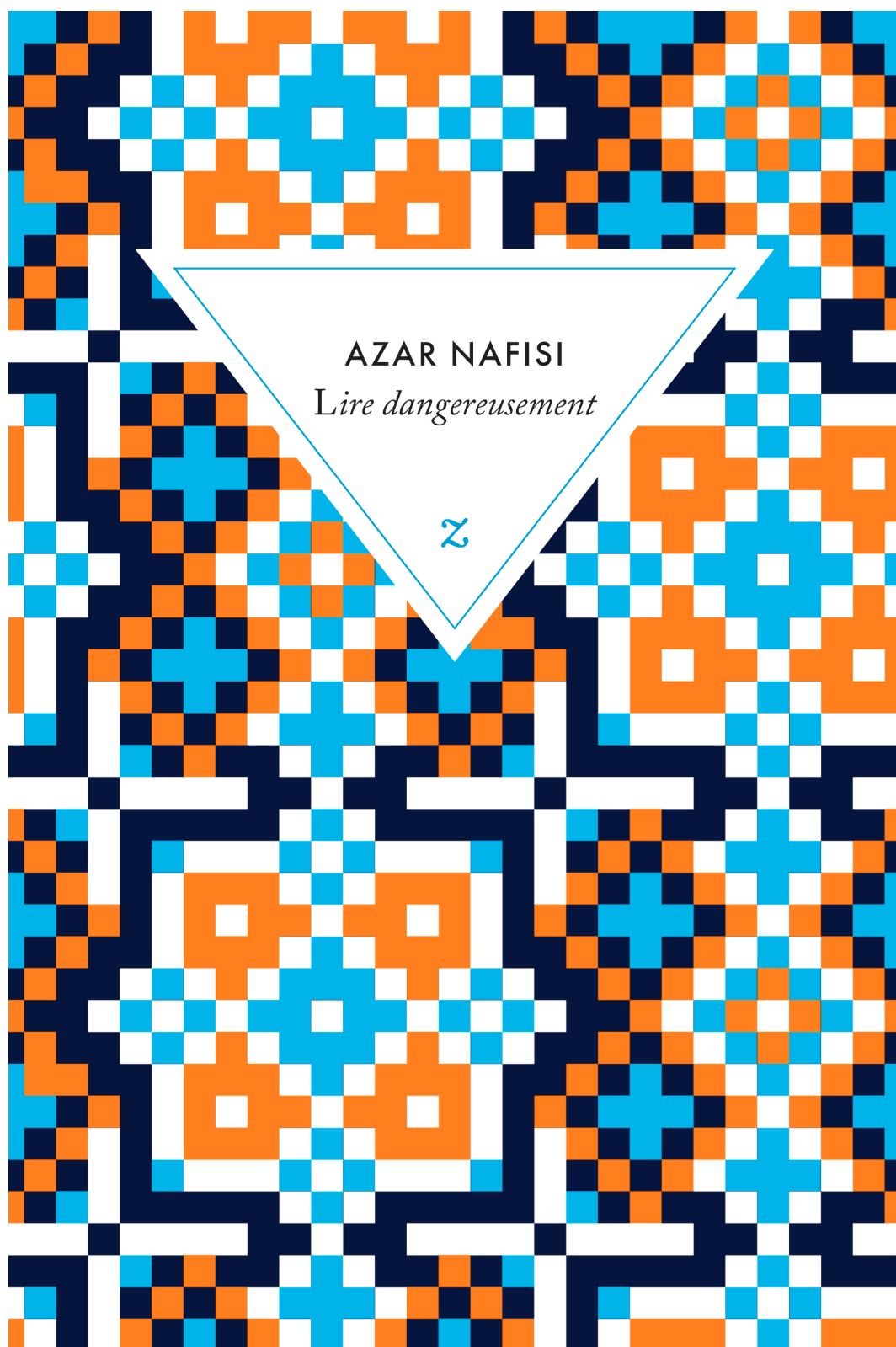




AZAR NAFISI
Lire dangereusement



« *Lire dangereusement* est un voyage dans les œuvres qui l'ont forgée et dans lesquelles elle trouve l'énergie de se battre encore et toujours contre les oppressions, elle qui a définitivement quitté son pays, Iran, pour habiter à Washington. »

Clémentine Goldszal, *Elle*

« Un essai érudit et engagé sur le pouvoir de la fiction face à l'oppression. »

Elisabeth Philippe et Nicolas Schaller, *L'Obs*

« Frappée par le climat politique et intellectuel de l'ère post-Trump [...], Azar Nafisi érige la littérature (de Rushdie, Baldwin, Morrison...) en arme de résistance à la pensée unique. » Florence Noiville, *Le Monde des Livres*

« Tant qu'il y a des livres, il y a de l'espoir. »

Léonard Desbrières, *Lire Magazine*

« Azar Nafisi nous invite à *Lire dangereusement*, afin de mettre en échec les conséquences délétères de l'ignorance du pouvoir. »

Muriel Steinmetz, *L'Humanité*

« L'imagination seule conduit au changement. Continuons d'imaginer, continuons de lire. » Lisbeth Koutchoumoff, *Le Temps*

« Azar Nafisi réfléchit avec élégance, exigence et érudition à ce que peut « la littérature comme résistance » face à la tentation du « totalitarisme » incarné à ses yeux, entre autres, par Trump. »

Hélène Harbonnier-Mercier, *La Voix du Nord*

« Dans ce livre composé de cinq lettres adressées à son père défunt, l'autrice rend un vibrant – et vivifiant – hommage au pouvoir libérateur de la lecture. »

Dominique Fidel, *Simple Things*

« Féminisme et insubordination sont toujours la marque d'Azar Nafisi, autrice de l'audacieux *Lire Lolita à Téhéran* paru en 2004. » *Les Notes*

SUR LES ONDES



« Azar Nafisi compare ce que les écrivains disent de la vie avec ce qu'elle ressent, elle des événements qu'elle traverse. »

Caroline Leddet, *RCF Tours*

<https://www.rcf.fr/culture/chronique-litterature-etrangere?episode=527374>

SUR LE WEB

10 titres en lice pour le Prix du livre Lorientales 2025

<https://actualitte.com/article/122807/prix-litteraires/10-titres-en-lice-pour-le-prix-du-livre-lorientales-2025>



« Nous vivons des temps troublés. Ils sont propices à nous rappeler à quel point l'imagination et la lecture sont les garantes de la démocratie. Indispensable et vivifiant. »

Marc Escola, *Fabula*

<https://www.fabula.org/actualites/123659/azar-nafisi-lire-dangereusement.html>

« L'imagination littéraire comme force émancipatrice. »

Magali Jeannin, *Fabula*

<https://www.fabula.org/acta/document21385.php>

Edition : 29 août 2024 P.90

Famille du média : Médias spécialisés

grand public

Périodicité : Hebdomadaire

Audience : 1144000



Journaliste : -

Nombre de mots : 639

LIVRES

M O I , L E C T R I C E

AZAR NAFISI

"JE LIS DE TOUT, TANT QUE C'EST BON !"

PAR CLÉMENTINE GOLDSZAL

VINGT ANS APRÈS « LIRE LOUITA À TÉHÉRAN » (GRAND PRIX DES LECTRICES DE ELLE), Azar Nafisi défend toujours la littérature avec la même ferveur. « Lire dangereusement » est un voyage dans les œuvres qui l'ont forgée et dans lesquelles elle trouve l'énergie de se battre encore et toujours contre les oppressions, elle qui a définitivement quitté son pays, l'Iran, pour habiter à Washington.

ELLE. Quelle lectrice étiez-vous, enfant ?

AZAR NAFISI. J'ai appris à lire en écoutant. Quand j'avais 3, 4 ans, mon père me racontait une histoire chaque soir. Il était très ouvert dans ses choix et me faisait voyager. Un jour, on parcourait la mythologie persane ou grecque, le lendemain, on partait pour l'Angleterre avec « Alice au pays des merveilles », puis en France avec « Le Petit Prince », au Danemark avec « La Petite Fille aux allumettes »... J'ai appris que je pouvais faire venir le monde à moi depuis ma petite chambre à Téhéran.

ELLE. Vous avez été élevée en Iran, mais écrivez en anglais.

Quel rapport entretenez-vous avec votre langue natale ?

A.N. L'anglais est la langue dans laquelle je suis le plus à l'aise ; c'est ma langue de fiction, et j'aime le roman plus que tout. Avec le persan, j'entretiens une relation d'amour et de haine, mais je l'adore malgré tout, notamment parce qu'il est lié pour moi à la poésie. Avant de commencer l'écriture d'un livre, je lis de la poésie en farsi. Mon père disait toujours que l'Iran est un vieux pays, maintes fois occupé et



envahi, mais dont l'identité a persisté à travers sa poésie. Quand les islamistes sont arrivés au pouvoir, en 1979, ils ont déboulonné les statues du chah et d'hommes politiques, mais quand ils ont voulu abattre celles de nos poètes, là, les Iraniens ont dit non !

ELLE. Qui sont vos poètes persans préférés ?

A.N. J'aime énormément Ferdowsi, qui a écrit au X^e siècle sur l'histoire et la mythologie iraniennes avant l'invasion arabe. Rûmî aussi, bien sûr. Et puis Forough Farrokhzad, cette poétesse révolutionnaire aux textes très sensuels. Elle est morte en 1967, à 32 ans. Son œuvre a été interdite par la République islamique, mais tous les auteurs censurés sont devenus populaires, les gens les lisent en secret.

ELLE. Quels livres serait-on surpris de trouver dans votre bibliothèque ?

A.N. Parce que je lis tout le temps, je lis de tout, tant que c'est bon ! Les gens pensent que quand on aime Flaubert, on ne peut pas apprécier Georges

Simenon, Raymond Chandler ou Louise Penny. Mais j'aime énormément la littérature policière. J'aime son sens moral, et le rôle qui y est donné aux amateurs face aux professionnels.

ELLE. Dans votre livre, vous comparez l'autoritarisme de Donald Trump au régime des mollahs iraniens... Quel ouvrage recommanderiez-vous pour mieux comprendre l'ancien président américain ?

A.N. « Les Fous du roi », de Robert Penn Warren, un classique de la littérature américaine qui décrit l'ascension d'un leader autoritaire. Et aussi le roman satirique de Nathanael West : « Un bon million ! » C'est un auteur trop peu reconnu aujourd'hui, qu'il faut vraiment redécouvrir.

ELLE. Quels écrivains inviteriez-vous pour un dîner littéraire ?

A.N. Václav Havel, qui a apporté à la politique son regard de dramaturge. Il y a une douceur dans sa résistance : il savait être ferme, mais prêtait autant d'attention au cœur qu'à l'esprit. J'inviterais aussi Jane Austen, qui a une réputation de conservatrice, mais était tout le contraire : on dit qu'elle n'écrivait que sur le mariage, mais c'est faux ! Elle écrivait sur le choix. Tous ses romans sont sur des femmes qui disent non à leurs familles. Et aussi Diderot, pour « Jacques le Fataliste », un de mes livres préférés.

« LIRE DANGEREUSEMENT », d'Azar Nafisi, traduit par David Fauquemberg (Zulma, 352 p.).



KEITH MORRIS/ALAMY



← Zar Amir vit aujourd'hui en France. Azar Nafisi est installée, elle, aux Etats-Unis.

ZAR AMIR – AZAR NAFISI

“LES FEMMES VONT SAUVER L'IRAN”

Propos
recueillis
par Elisabeth
Philippe
et Nicolas
Schaller

Collages Lola
Halifa-Legrand

L'une est actrice, l'autre, écrivaine. Toutes les deux sont iraniennes et vivent en exil mais continuent à se battre. “Le Nouvel Obs” a fait se rencontrer l'interprète et coréalisatrice de “Tatami” et l'autrice de “Lire dangereusement”

L'actrice Zar Amir et l'écrivaine Azar Nafisi ne s'étaient jamais rencontrées. Iraniennes, de deux générations différentes, elles vivent en exil. Parce qu'elle risquait une centaine de coups de fouet et la prison à cause d'une sextape, la première a dû fuir Téhéran pour Paris, en 2008. En 2022, elle recevait le prix d'interprétation à Cannes pour son rôle dans « les Nuits de Mashhad ». Ecrivaine issue d'une grande famille iranienne (son père fut maire de Téhéran de 1961 à 1963), la seconde a fini par s'installer aux Etats-Unis en 1997 après avoir été renvoyée ►

“VIVRE OU RESTER DANS LEUR PAYS ? LES IRANIENS N'ONT PAS D'AUTRE CHOIX.”

AZAR NAFISI, ÉCRIVAINNE

de l'université pour son refus de porter le voile. Elle a connu un succès international avec son ouvrage « Lire Lolita à Téhéran » (2004), bientôt porté à l'écran, avec Zar Amir au casting. Si nous les avons réunies, c'est aussi parce que Azar Nafisi publie « Lire dangereusement », un essai érudit et engagé sur le pouvoir de la fiction face à l'oppression. De son côté, Zar Amir coréalise et joue dans le percutant « Tatami », sur une judoka menacée par le régime des mollahs (*Voir la critique p. 78*). Deux ans après la mort de Mahsa Amini et les débuts du mouvement Femme, Vie, Liberté, elles nous parlent d'art, de révolution et de la puissance des Iraniennes.

Azar Nafisi, qu'avez-vous pensé de « Tatami » ?

AZAR NAFISI Ce n'est pas qu'un film sur l'Iran, c'est un film sur les choix que nous sommes amenés à faire. Un Etat totalitaire comme la République islamique cherche toujours à vous confisquer votre identité. Si vous êtes vous-même, vous devenez une menace. « Tatami », qui m'a ravie et émue, parle d'une femme qui refuse de se conformer à ce que les mollahs veulent faire d'elle. Jusqu'à mettre sa vie et sa famille en péril.

L'héroïne du film est judoka, et le régime iranien veut la pousser à mentir et à abandonner le championnat du monde de peur qu'elle n'affronte une Israélienne. Pourquoi avoir choisi le cadre d'une compétition sportive, Zar Amir ?

ZAR AMIR Pour un sportif issu d'un pays totalitaire, chaque geste devient politique. C'est une bonne façon de montrer la pression que subissent les Iraniens et les choix auxquels les contraint le système. Des choix qui mettent en jeu leur vie.

A. NAFISI Dans « Lire Lolita à Téhéran », j'écris que vivre en s'accommodant des lois de la République islamique, c'est comme coucher avec une personne sans en avoir envie. On se déteste de l'avoir fait. Vous êtes en vie, vous pouvez vous promener, manger, dormir, discuter, mais vous vous perdez. C'est une mort d'un autre genre. Notre combat n'est pas politique, il est existentiel. C'est tout le sens du slogan « Femme, Vie, Liberté ». Le personnage de Maryam, la coach que Zar interprète, est très ambigu. Pour survivre, elle a dû tuer qui elle était, devenir une autre.

Z. AMIR Maryam représente de nombreuses Iraniennes de ma génération. Nous nous sommes toutes trahies à un moment en menant une vie qui ne nous correspondait pas. C'est la grande différence entre ma génération et celle du mouvement Femme, Vie, Liberté. Aujourd'hui, nous sommes fatiguées de tous ces mensonges. Le gouvernement joue avec nos vies, celles

de nos parents... Vivre ou rester ? Les Iraniens n'ont pas d'autre choix. C'est pourquoi le film est en noir et blanc, comme leur monde.

Azar Nafisi, qu'est-ce qui vous a poussée à quitter l'Iran pour les Etats-Unis ?

A. NAFISI Je me suis longtemps demandé si je devais partir. Je culpabilisais – je culpabilise toujours. Mais à un moment j'ai senti que tout ce que j'étais en tant que femme, professeure, écrivaine, militante des droits humains, mère, amie, m'avait été arraché. C'est en Iran que je me sentais en exil. A l'étranger, je savais que je pourrais me faire la voix de tous ceux condamnés au silence dans mon pays. Après mon arrivée aux Etats-Unis, certains m'ont accusée d'être occidentalisée, un laquais des impérialistes. J'ai entendu ce refrain tant de fois, selon lequel une fillette mariée à l'âge de 9 ans, la polygamie ou la lapidation à mort font partie de notre culture. Mais pas Ferdowsi ou Saadi, nos grands poètes et penseurs. Si telle est ma culture, alors celle de l'Europe, c'est l'Inquisition et pas saint Thomas d'Aquin, Molière ou Jane Austen ; celle de l'Amérique, c'est l'esclavage. La liberté n'est ni d'Orient ni d'Occident.

Z. AMIR Je me sens davantage iranienne depuis que je vis en France. L'Iran a plus de sens pour moi quand je parle en tant qu'exilée des conditions de vie sur place. A l'étranger, les gens nous jugent à partir de ce que l'art, en particulier le cinéma, renvoie de nous. Or, malheureusement, beaucoup de très bons films iraniens ne montrent pas la société telle qu'elle est. Non, les femmes ne portent pas le voile chez elles et ne dorment pas avec.

A. NAFISI Une des choses qui m'a sauvée, c'est la lecture et l'écriture. Mon père me lisait une histoire tous les soirs. Des poèmes de Ferdowsi, « Alice au pays des merveilles », « Pinocchio », « le Petit Prince »... J'ai donc compris très jeune que le monde entier pouvait s'offrir à moi à travers la littérature. Quand, plus tard, on m'a envoyée étudier en Angleterre, j'ai su que si rien ne me garantissait d'être éternellement chez moi en Iran, j'aurais toujours ce que l'Iran a de meilleur à m'offrir : ses grands poètes. En partant, j'ai donc pris avec moi trois livres de Hafez, Rûmi et de la poète féministe Forough Farrokhzad. Le « chez soi » est une notion fragile. La République de l'imaginaire est devenue mon chez-moi.

Z. AMIR Je dis toujours que mon chez-moi, c'est là [elle montre son cœur]. Ma république, c'est mon âme. Ce que vous dites de la littérature, je l'ai vécu à mon niveau. Les romans d'Alexandre Dumas m'étaient interdits quand j'étais petite. Je me cachais dans mon lit pour les lire. Comme beaucoup d'Iraniens, mes parents étaient cinéphiles, et chaque vendredi, un « dealer » venait nous vendre des films qu'on regardait sur notre gros magnétoscope. On risquait la pri-

● **Tatami**, de Zar Amir Ebrahimi et Guy Nattiv, avec Arianne Mandi, Zar Amir Ebrahimi.

● **Lire dangereusement**, par Azar Nafisi, traduit de l'anglais par David Fauquemberg, Zulma, 320 p., 21,50 euros.



“LE RÉGIME DES MOLLAHS CRAINT LES FEMMES. IL VOIT DANS LEURS CORPS UN DANGER.”

ZAR AMIR, RÉALISATRICE

son rien que pour ce lecteur VHS ! J'avais 7-8 ans. Quand le film n'était pas de mon âge, je me cachais derrière le canapé pour en profiter aussi.

Quels films de votre enfance vous ont marquée ?

Z. AMIR Le personnage de Scarlett O'Hara dans « Autant en emporte le vent » m'avait frappée par son énergie. C'est une femme forte. Dans mes films, je ne veux pas montrer de femmes victimes. C'est une règle que je me suis donnée. Au cinéma, les personnages de femmes qui échappent au statut de victime sont très rares. Quand j'ai lu le scénario de « Tatami », Maryam pouvait être perçue comme une victime. J'ai retravaillé le rôle afin que le film mette en présence deux femmes fortes : l'une qui doute, Maryam, et l'autre qui se montre très déterminée, Leila.

↑ Arienne Mandi (la judoka) et Zar Amir (sa coach) dans « Tatami », qui vient de sortir en salle.

A travers elles, deux générations de femmes iraniennes sont représentées.

A. NAFISI Dans « Lire dangereusement », j'évoque les écrivaines afro-américaines Toni Morrison et Zora Neale Hurston. A cause de la couleur de leur peau, elles se trouvaient du côté des victimes, mais en racontant leur histoire, elles ont repris le contrôle sur leur récit. Les femmes iraniennes aussi ont découvert leur pouvoir. Elles descendent dans la rue sans savoir si elles rentreront vivantes et couvrent le son des balles avec leurs chansons. Elles incarnent une autre forme de révolution, non violente. Si une seule mèche de cheveux peut leur valoir une centaine de coups de fouet, la torture ou une balle entre les yeux, c'est le signe même de leur puissance. Le régime les craint, il voit dans leurs corps un danger.

Le moment où l'héroïne de « Tatami » retire son voile durant un combat est très symbolique.

Z. AMIR Nous ne voulions surtout pas mettre l'accent sur son geste. On a même pensé retirer la scène. Dans la réalité, la Fédération internationale de Judo interdit aux compétitrices de porter un voile à cause du danger que cela leur fait courir. La magie du cinéma a voulu que nous tournions deux mois après le début du mouvement Femme, Vie, Liberté en Iran. Au sein de l'équipe, nous – Israéliens, Géorgiens, Américains, Iraniens – étions tous bouleversés par les images qui nous parvenaient. Nous avions la sensation de participer à cette révolution. Quand Arienne, la comédienne, a finalement enlevé son voile, ce n'était pas prévu, la caméra était derrière elle. Elle l'a fait dans un geste bref et naturel avant de retourner au combat. Comme si cette image cristallisait tout ce qui se passait en Iran.

Vous avez coréalisé « Tatami » avec un Israélien. Un autre geste fort.

Z. AMIR Pour être honnête, j'ai mis deux-trois semaines avant d'accepter. J'avais peur du jugement des autres. Jusqu'à ce que je comprenne que j'étais en train de reproduire le comportement de Maryam. En travaillant avec Guy Nattiv puis avec Eran Riklis (également israélien) sur l'adaptation de « Lire Lolita à Téhéran », j'ai vu à quel point Iraniens et Israéliens se ressemblent. Nous sommes en retard, nous savons mentir, rire des choses les plus terribles...

Quel futur imaginez-vous pour l'Iran ?

Z. AMIR Je suis très enthousiaste. Une page s'est tournée, et on ne reviendra plus en arrière, même si on doit le payer cher. Les femmes vont sauver l'Iran.

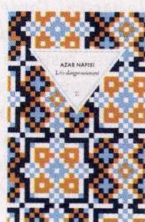
A. NAFISI Je le crois aussi. Et l'avènement d'un Iran démocratique aura des effets sur le monde entier, pas seulement sur le Moyen-Orient. J'ai espoir. ●



Lettres d'Iran

La réédition de *Lire Lolita* à Téhéran au mois de mai dernier, nous avait rappelé la beauté infinie d'un texte conçu par Azar Nafisi, professeure engagée dans le combat pour le droit des femmes en Iran, comme une ode bouleversante à la littérature, dernière échappatoire à un régime qui restreint les corps et les âmes. Elle y racontait les réunions clandestines qu'elle tenait chez elle avec sept de ses étudiantes pour leur faire découvrir les plus grands romans occidentaux. À travers *Lolita* de Nabokov ou *Gatsby le Magnifique* de Fitzgerald, c'est tout un univers des possibles qui s'ouvrait à ses jeunes adolescentes devenues aux yeux des lecteurs et surtout des lectrices du monde entier des héroïnes ordinaires. Aujourd'hui, en pleine rentrée littéraire, presque deux ans jour pour jour après la mort de Mahsa Amini et l'éclosion du mouvement Femme, Vie, Liberté, la voix d'Azar Nafisi résonne à nouveau. *Lire dangereusement* prend cette fois la forme d'une adresse à son défunt père, ancien maire de Téhéran emprisonné par le régime du shah. Cinq lettres dans lesquelles elle confie à celui qui lui a donné le goût de la lecture son amour pour Baldwin, Rushdie, Atwood et où elle clame que c'est dans leurs écrits qu'elle trouve encore le courage de résister. Tant qu'il y a des livres, il y a de l'espoir ■

Léonard Desbrières



★★★★☆
LIRE DANGEREUSEMENT
(READ DANGEROUSLY)
AZAR NAFISI
TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR DAVID FAUQUEMBERG,
320 P., ZULMA, 21,50 €

MALBA BUENOS AIRES/SEUIL - KEITH MORRIS-HAY/ZULMA

SPÉCIAL ÉTATS-UNIS

Le rendez-vous
des livresLes Hommes de toujours,
d'A.M. Homes. P. 16Confession américaine,
d'Eddy L. Harris. P. 16Martyr !,
de Kaveh Akbar. P. 16

«Un livre de fiction est dangereux pour un Khamenei ou un Trump»

ENTRETIEN

LITTÉRATURE

Née en Iran, Azar Nafisi vit aux États-Unis depuis 1997. Dans *Lire dangereusement*, paru en français, elle s'insurge contre la tyrannie qui règne dans son pays d'origine et « l'assoupissement de la conscience » dans celui où elle réside.

L

es éditions Zulma publient en français *Lire dangereusement*, dernier ouvrage d'Azar Nafisi. Née à Téhéran en 1955, elle est la fille d'un ancien maire de cette ville, condamné à quatre ans de prison sous le règne du shah d'Iran. Exilée aux États-

Unis, elle y enseigne la littérature. Son premier livre, *Lire Lolita à Téhéran* (Zulma, 2004), lui avait valu le prix du meilleur livre étranger et celui des lectrices d'*Elle*. Depuis les États-Unis, à quelques jours de l'élection présidentielle, elle évoque le pouvoir infini de la littérature contre toute tyrannie.

Vous avez quitté l'Iran à 13 ans pour y revenir et y enseigner - y compris clandestinement - avant d'en partir définitivement. Vous êtes, depuis 2008, citoyenne des États-Unis. Un comparatif peut-il être dressé entre ces deux pays ?

Arrivée aux États-Unis, j'ai senti que quelque chose n'allait pas. Si, dans les pays fascistes ou staliniens, les crimes sont évidents, dans les démocraties, la menace est d'un autre ordre, que j'appellerai l'assoupissement de la conscience et l'atrophie des sentiments. Dans toutes les formes de

pensée totalitaire, qu'il s'agisse de Trump ou de l'ayatollah Khamenei, les premières cibles sont les femmes, l'imagination, les idées et les minorités. En Iran, on emprisonne les écrivains. Aux États-Unis, de nombreux classiques de la littérature amé-

« En Iran, on emprisonne les écrivains. Aux États-Unis, de nombreux classiques de la littérature américaine sont prohibés. »

ricaine sont aujourd'hui prohibés. La littérature et les arts ont un pouvoir d'action. Par essence, toute fiction est démocratique. Un vrai roman ne supprime pas les voix discordantes ou gênantes. Un livre de fiction est dangereux pour un Khamenei ou un Trump. La littérature a toujours à voir avec la vérité. Les tyrans en ont peur. Il leur faut supprimer écrivains et lecteurs pour exister. Le combat à mener dépasse la seule politique. C'est un combat pour la vie. C'est d'ailleurs le slogan du mouvement de protestation en Iran : « Femme, Vie, Liberté ».

Quel regard portez-vous sur ce mouvement ?

En Iran, les livres, les arts, la musique sont une façon d'exister face à la mort. Là-bas, rire et écouter de la musique en public est interdit. La vie est interdite ! Le régime iranien tire à balles réelles sur les femmes qui ne portent pas le hidjab obligatoire. Est-ce que la population prend les armes ? Non. Les gens vont dans les rues, les femmes ôtent leur voile, chantent et dansent. Cela couvre le bruit des balles et le silence. Le courage des femmes là-bas est incroyable. Elles sortent sans savoir si elles rentreront chez elles. Et pourtant elles sortent. Elles deviennent si puissantes que le régime veut les tuer et les enfermer. Le régime est faible. Le seul langage qu'il connaisse est celui des armes, mais les Iraniens contrôlent la rue.

Êtes-vous pessimiste au sujet de l'élection présidentielle du 5 novembre aux États-Unis ?

J'essaie de ne pas l'être. Je ne suis pas optimiste non plus, mais je m'oblige à cultiver l'espérance. Je suis très inquiète de ce qu'il se passe aux États-Unis et je ne veux pas être faussement optimiste, mais je continue à me dire que les États-Unis



KEITH MORRIS/HAY FOTOS/ALAMY STOCK PHOTO

Des lettres contre le néant

Entre la dictature religieuse et la démocratie menacée, l'écrivaine établit un parallèle glaçant, où l'incertitude est en première ligne.

Lire dangereusement, d'Azar Nafisi, traduit de l'anglais par David Fauquemberg, Zulma, 352 pages, 22,50 euros

De 1979 à 1997, Azar Nafisi a enseigné la littérature anglaise et américaine en Iran. Elle a même tenu un séminaire clandestin sur les chefs-d'œuvre jugés décadents là-bas, tels les romans de Nabokov, Henry James, Virginia Woolf, Saul Bellow, James Joyce. Elle a raconté ce combat valeureux dans *Lire Lolita à Téhéran*. Aujourd'hui, *Lire dangereusement* s'avance sous la forme de lettres, cinq au total, adressées à son défunt père, son « cher Baba jan », écrit-elle avec tendresse. Rédigées sous la présidence de Donald Trump, elles s'échelonnent entre novembre 2017 et juin 2020. Hors des sentiers battus, Azar Nafisi évoque de grandes figures de la littérature, de Salman Rushdie à Margaret Atwood, en passant par Zora Neale Hurston, Toni Morrison ou James Baldwin, qu'elle évoque longuement au moment de l'assassinat de George Floyd par la police de Minneapolis. « Je ne peux plus dormir ni

manger », écrit-elle alors. Elle se souvient de l'angoisse et de la peur qu'elle a éprouvées en 2017, lorsqu'elle a assisté, de loin, aux événements de Charlottesville en Virginie, avec ces nationalistes blancs tenant à bout de bras des drapeaux nazis, des torches et des fusils. « J'ai éprouvé le même genre d'effroi » que sous la République islamique.

La romancière se sert d'œuvres de fiction des auteurs sus-cités, qu'elle analyse avec lucidité, comme autant d'armes de résistance propres à battre en brèche la pensée unique et la polarisation imbécile. Elle prône l'ambiguïté, la contradiction, la rencontre physique et concrète avec un autrui rendu fantomatique, voire virtuel, via le smartphone qui le déshumanise. Elle dresse surtout un parallèle glaçant entre les méthodes de la République islamique qu'elle a connues et la situation désastreuse des États-Unis sous l'ère Trump, Covid compris, lorsque pullulaient les théories du complot, quand l'homme à la houppe peroxydée déclarait qu'il fallait injecter de la Javel pour guérir du virus. Ainsi Azar Nafisi nous invite à « lire dangereusement », afin de mettre en échec les conséquences délétères de « l'ignorance alliée au pouvoir ». ■

M. S.

sont le pays où la Déclaration d'indépendance invoque les droits de tous, de la vie, de la liberté.

Vous avez connu la guerre Iran-Irak. Quels sont vos sentiments, à l'heure où le conflit entre Israël et votre pays natal prend de l'ampleur ?

Ces deux pays ne pensent pas à leur population. Il n'est pas rare que je me réveille en pleine nuit, encore aujourd'hui,

« Dans l'exil, les guerres, les révolutions, j'ai saisi qu'il était impossible de s'appuyer sur un vrai "chez soi". »

effrayée par les sirènes qui me rappellent la guerre. Ni Netanyahu ni Khamenei ne recherchent la paix. Ils veulent vivre dans un état de crise permanente.

Diriez-vous que la littérature et l'écriture vous ont, en quelque sorte, sauvée ?

Quand j'ai eu 13 ans, mes parents m'ont envoyée en Angleterre. J'ai réalisé qu'il était facile de perdre son foyer. Dans l'exil,

les guerres, les révolutions, j'ai saisi qu'il était impossible de s'appuyer sur un vrai « chez soi », car une maison peut devenir comme une bombe et nous tuer. J'ai donc créé, où que j'aie, un « monde portatif » – expression volée à Nabokov – constitué de livres. Je transporte ma bibliothèque où je veux. Personne ne peut m'en empêcher ni me la confisquer.

Lire dangereusement, dès le titre, est d'ailleurs un plaidoyer en faveur de la lecture et de la littérature...

À la fin, je cite Nabokov : « Les lecteurs sont nés libres et ils doivent le rester. » Nous devons briser le silence. Les lecteurs participent à ce combat. La littérature est basée sur la curiosité, le désir de savoir, de nous connaître nous-mêmes, de connaître les autres. Nabokov, encore, a écrit : « La curiosité est l'insubordination dans sa forme la plus pure. » Je ne sais pas ce que je vais écrire quand j'écris. C'est aussi pour cela que je lis. Pour savoir ce que je pense. C'est ce qui est dangereux pour la pensée totalitaire, qu'elle vienne des États-Unis ou d'Iran. C'est aussi pourquoi la littérature est tellement centrale et risquée. ■

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR MURIEL STEINMETZ
TRADUCTION ASSURÉE PAR ANTONELLA FRANCINI

Annonces classées Passez votre annonce dans
l'Humanité + l'Humanité magazine + www.humanite.fr

Contactez
- Laure Thiery
01 49 22 74 89
laure.thiery@comediance.fr



Vacances

LVJ créateur de voyages riches de découvertes et de rencontres vous propose une nouvelle escale :

Corée du Sud

La Corée, pays de matin calme est une destination d'Extrême-Orient encore méconnue mais son mélange de traditions et de modernité vous surprendra !

28 février au 14 mars 2025 (15 jours/12 nuits)
Prix TTC (taxes aériennes incluses sujet à modification)
A partir de 4160 € (minimum 20 personnes)

Détail des programmes sur demande, informations et réservations

LVJ/TLC
02 79 01 02 68 contact@lvj-voyages.com

Divers

REVOLUCION CUBA
Sur les Traces de la Révolution...
1er Mai à La Havane

2980€ TTC
par pers. en chb DBL (16 jours)
22/04/25 - 07/05/25

Libre Découverte...

3150€ TTC
par pers. en chb DBL (21 jours - toute l'île)
06/03/25 - 28/03/25

2660€ TTC
par pers. en chb DBL (16 jours)
04/04/25 - 19/04/25

Programme & Inscriptions
www.cubalinda.fr
05 53 08 96 66

6 Histoire d'un livre

Aux frontières du virtuel

Pour le labyrinthique «Maniac», qu'il consacre à l'histoire de la science, Benjamin Labatut a laissé la réalité «contaminer» la fiction

NILES C. AHL

De 1933 à 2019, on dirait trois textes en un. Deux nouvelles pour encadrer un gros roman, tous de styles et de rythmes différents, une multitude de narrateurs et trois prénoms pour (inter)titres. Paul (Ehrenfest), John (von Neumann) et Lee (Sedol) : autant de personnages historiques, à savoir un physicien autrichien, un mathématicien américain d'origine hongroise et un champion sud-coréen de go. On distingue en arrière-plan de *Maniac*, nouveau roman de l'auteur chilien Benjamin Labatut, une rupture dans l'histoire des sciences, une révolution technologique, du projet Manhattan à l'avènement de l'intelligence artificielle, qui semble faire tenir ensemble les trois parties du texte. Presque miraculeusement – avec même une grâce étrange pour un roman d'aspect et de construction semble-t-il aussi hétéroclites. A l'origine de ce labyrinthe de lecture, à en croire son auteur, il y a comme un « vide », « quelque chose d'incompréhensible au cœur du monde ». « Un trou » autour duquel le livre s'est écrit et fabriqué. Du Chili, où il vit, Benjamin Labatut réfléchit et cherche à préciser, tout en terminant de déjeuner pendant qu'on l'interroge. « La forme que prennent mes histoires a toujours à voir avec ça... Imaginez que c'est comme chasser des fantômes... Ou mieux, comme essayer de harponner quelque chose d'invisible... Mais cela varie, en fait. Cela dépend. De quoi ? De ce que je trouve. Des informations disponi-

Si divergents que soient leurs itinéraires et leurs époques, Paul Ehrenfest, John von Neumann et Lee Sedol sont nés «ensemble» d'un patient travail de recherche

bles. » En effet, et le lecteur français de son précédent livre, *Lumières aveugles* (Seuil, 2020), le sait parfaitement : l'auteur chilien, né en 1980 à Rotterdam, s'appuie sur une matière historique documentée qu'il met en scène, bien qu'il se défende de faire une littérature qu'on dirait « documentaire ». Car, là encore, il précise – et le mot peut surprendre : en fait, la réalité «contamine» le texte, « il y a une tonalité particulière de la narration qui vient du réel ».

Si divergents que soient leurs itinéraires et leurs époques, Paul,



John von Neumann, devant la commission de l'énergie atomique du Congrès américain, en 1955, à Washington. STOCK MONTAGE/GETTY IMAGES

John et Lee, ses trois personnages, sont nés « ensemble » d'un patient travail de recherche mené des années durant et ayant engendré d'autres textes. « Les livres me viennent d'un seul tenant, comme un tout. D'un coup, le livre est là, je le vois. » Benjamin Labatut n'est pas comme « certains écrivains qui se contentent de s'asseoir » et de laisser « venir » le texte. C'est à la source du réel, des témoignages, de l'histoire relatée qu'il trouve ses intrigues. Et l'auteur de relier entre eux les différents arcs narratifs de *Maniac* : « Paul est une sorte de prophète qui, du fait de sa place dans le monde et de sa souffrance, a vu se lever ce qu'il a appelé une épidémie mathématique, une nouvelle façon de raisonner », dont John von Neumann, né Neumann Janos Lajos, à Budapest, sera le génie prodigieux et maudit. Acteur du projet Manhattan, il conçut après-guerre le premier véritable ordinateur moderne, surnommé « Maniac » – le patient zéro de cette « épidémie » qui aboutira à l'invention d'AlphaGo, une intelligence artificielle triomphante, en 2016, du meilleur joueur de go de son époque, Lee Sedol.

A chaque personnage sa narration : la partie centrale, consacrée à von Neumann, est ainsi particulièrement polyphonique, « entrecoupée de courts paragraphes dont on peine à deviner le narrateur ». En souriant, Benjamin Labatut confie que, lorsque ses éditeurs lui demandaient « qui nar-

rait ce roman », il avait parfois tenté de répondre : « C'est [Maniac] qui raconte l'histoire de son père. Et puis il continue en racontant l'histoire d'AlphaGo. » Il se reprend : « Mais ce n'est pas vrai, c'est juste une idée qui est venue en chemin et que j'ai laissée de côté. » Quelque chose d'autre s'est construit tout seul, sur les décombres de « cette drôle de narration que l'on n'aurait pas pu faire fonctionner ». L'aspect kaléidoscopique des chapitres consacrés à von Neumann tient à son « envergure intellectuelle ». Car « il est plus grand que nature, c'est comme un continent à lui tout seul » qui appelait une démulti-

EXTRAIT

« Il y avait donc un Martien parmi nous, un véritable surdoué, et tout le monde, au collège, ne parlait que de lui. On disait qu'il avait appris à lire dès l'âge de deux ans. Qu'il parlait couramment le latin, le grec ancien, l'allemand, l'anglais et le français, qu'à six ans il avait été capable de calculer de tête une division entre deux nombres à huit chiffres et qu'un été, mort d'ennui après avoir été enfermé dans la bibliothèque de son père parce qu'il avait mis le feu aux cheveux de son professeur d'écriture, il avait appris seul le calcul infinitésimal et mémorisé les quarante-cinq volumes de l'Histoire générale de Wilhelm Oncken. Toutes ces histoires se sont révélées véridiques, mais on imagine aisément ma déception quand j'ai fini par le voir se dandiner vers moi à travers la cour de récréation (...) tel un canard extraordinairement plein d'entrain qu'on aurait engraisé en vue d'un dîner chic. »

MANIAC, PAGES 67-68

Résister par la plume

Après *Lire Lolita à Téhéran* (Zulma, 2003), Azar Nafisi réfléchit au pouvoir utilement subversif de la littérature en des temps obscurs. Son nouvel opus prend l'aspect de lettres qu'elle adresse à son défunt père – un père qui fut maire de Téhéran avant d'être emprisonné par le régime du chah et qui, grâce aux contes qu'il lui lisait, « faisait rentrer le monde entier dans [sa chambre] ». Or, ce monde s'est rétréci, explique cette Iranienne exilée à Washington. Frappée par le climat politique et intellectuel de l'ère post-Trump (où, d'après elle, le lecteur cherche avant tout des « textes venant conforter ses préjugés »), Azar Nafisi érige la littérature (de Rushdie, Baldwin, Morrison...) en arme de résistance à la pensée unique. Rien de tel que la « plurivo-cité » du roman pour voir le monde avec les yeux d'autrui – surtout lorsque autrui est l'« ennemi ». Et pour œuvrer au dialogue nécessaire à la démocratie. ■



FLORENCE NOVILLE
► *Lire dangereusement* (Read Dangerously), d'Azar Nafisi, traduit de l'anglais par David Fauquemberg, Zulma, 320 p., 21,50 €, numérique 13 €.

Dans les familles russes

Dans son troisième roman traduit en français, après *Le Temps des femmes* et *La Planète des champignons* (Noir sur blanc, 2014 et 2018), Elena Tchijova (née en 1957) poursuit l'exploration des rapports intergénérationnels au sein des familles russes. L'expérience de la grand-mère qui, en apprenant l'invasion de la Crimée en 2014, revit les événements de la deuxième guerre mondiale est-elle transmissible à son petit-fils plongé dans un univers virtuel où les images sont plus réelles que la réalité qui l'entoure ? Et qu'adviend-il si l'on décide de vivre au jour le jour, en fermant les yeux sur tout comme le fait la mère de cet adolescent, professeur devenue femme de ménage pour faire vivre les siens ? *Le Grand Jeu* n'est pas seulement un roman sur les dangers de l'escamotage du passé ou du refus de voir le réel, il met aussi en évidence le lien entre le destin des familles et la reproduction des tragédies géopolitiques. ■



ELENA BALZAMO
► *Le Grand Jeu* (Povellet vechitel), d'Elena Tchijova, traduit du russe par Marianne Gourg-Antusiewicz, Noir sur blanc, 320 p., 23,50 €, numérique 17 €.

Le paquebot de pierre

Cerbère à l'évidence des vigies. Comme le chien gardien des Enfers dans la mythologie grecque, la commune catalane est la dernière avant la frontière. Naguère, Walter Benjamin y fuyait le nazisme, et Antonio Machado le franquisme. Sur ce front improbable, le Belvédère du rayon vert, mythe hôtel de luxe dont l'heure de gloire fut éphémère, semble en suspens. Et si les migrants actuels prolongent la tradition de l'expatriation, le paquebot de pierre entre la mer et la voie ferrée héberge les espoirs de Lauren, photographe globe-trotteuse, de Pau, violoniste qui joue pour les morts sans les arracher au lointain ou encore de Gerda, fille de l'échelle, trapéziste secourable aux déracinés. Hymne à la tolérance et à la fraternité, le nouvel opus de Franck Pavloff transmue le drame en envolée poétique et tisse la geste d'une humanité fragile mais pérenne. Un havre de grâce. ■



PHILIPPE-JEAN CATINCHI
► *L'Hôtel du rayon vert*, de Franck Pavloff, Albin Michel, 240 p., 20,90 €, numérique 15 €.

Un extrême contemporain monstrueux



SI L'ESSENTIEL DE « MANIAC » s'attache à suivre les péripéties américaines du mathématicien d'origine hongroise John von Neumann (1903-1957), utilisant un certain nombre de techniques narratives qui singent l'exercice biographique, ce volumineux roman est loin de n'être qu'une étude historique de quelques figures scientifiques du XX^e siècle. Tout entier tendu vers un extrême contemporain monstrueux qui voit l'avènement d'un programme informatique capable de triompher au jeu de stratégie le plus

complexe du monde, *Maniac* raconte notre fascination pour une forme de raison démiurgique. Cependant, le roman de Benjamin Labatut est également une formidable machinerie littéraire, capable de donner à ses personnages figés dans l'histoire une profondeur remarquable. Un tremblé sombre et tragique les fait s'animer devant nos yeux. Nous les voyons faillibles et souffrants, à l'inverse de cette rationalité froide, de ces calculs et de cette science qui les ensorcelent. Gorgés de sang aussi, incarnés comme rarement dans un livre qui réussit l'exploit de traverser presque un siècle sans jamais donner l'impression de

presser le pas. Fiction nécessaire d'un réel détraqué et aberrant, *Maniac* ne fait que raconter une histoire, la nôtre, d'une manière précise et sensible – on voudrait dire biologique –, en tout cas impossible à imiter et à reproduire. Même par la plus subtile des intelligences artificielles. ■ N. C. A.

MANIAC (The Maniac), de Benjamin Labatut, traduit de l'anglais (Chili) par David Fauquemberg, Grasset, 448 p., 25 €, numérique 17 €. Signaux aussi, traduit de l'espagnol (Chili) par Robert Amutio, la parution en poche de *Lumières aveugles*, Points, 208 p., 7,90 €.



IDÉES ET DÉBATS COMMENT L'IRAN DÉSTABILISE LE MOYEN-ORIENT

Azar Nafisi : "Que vous viviez à Téhéran ou à Washington, le totalitarisme commence par des mensonges"

Grand entretien. L'autrice du best-seller "Lire Lolita à Téhéran" dénonce l'anesthésie des consciences qui s'empare de la société américaine et la censure des livres qui dérangent.

Propos recueillis par Hamdam Mostafavi

Publié le 17/11/2024 à 17:00

📁 Offrir l'article 4



Une femme marche dans la capitale iranienne Téhéran, le 26 octobre 2024
afp.com/ATTA KENARE

Écouter cet article

00:00/11:21

Pendant des années, [Azar Nafisi](#) a abrité un îlot de transgression au cœur même de la République islamique. Dans son salon, à Téhéran, elle recevait des jeunes femmes passionnées de littérature à qui elle faisait découvrir les grands auteurs occidentaux après avoir été interdite d'enseigner à l'université pour avoir refusé le port du voile obligatoire en Iran en 1981. Elle relate ses heures précieuses dans *Lire Lolita à Téhéran*, best-seller mondial paru en 2004. Vingt ans plus tard, les éditions Zulma rééditent l'ouvrage, qui sera bientôt adapté au cinéma avec les actrices franco-iraniennes Golshifteh Farahani et Zar Amir Ebrahimi.

Azar Nafisi, 69 ans, vient également de publier chez Zulma *Lire dangereusement*, un roman épistolaire où elle s'adresse à son père décédé. Ecrit sous le premier mandat de [Donald Trump](#), l'ouvrage raconte les craintes qui l'envahissent alors que son pays d'adoption, où elle vit depuis 1997, est le théâtre d'un radicalisme croissant, et d'une "mentalité de plus en plus totalitaire". De la [République islamique](#) aux [Etats-Unis](#), elle dénonce les censures pernicieuses qui mettent à mal la démocratie. Entretien.

L'Express : Votre dernier ouvrage, *Lire dangereusement*, est un appel à ne pas se laisser endormir l'esprit, à raviver la démocratie et à dialoguer avec ceux qui ont des opinions opposées. A quel point les Etats-Unis sont-ils devenus une société où personne ne peut plus se parler ?

Azar Nafisi : Dans tous mes livres, j'ai exprimé mon inquiétude non seulement à propos des sociétés totalitaires, mais aussi des démocraties. Quand on est un immigré, on regarde son nouveau foyer à travers les yeux de l'ancien. Et on peut se rendre compte : ce qui s'est passé là-bas peut arriver ici. L'Amérique est obsédée par la recherche absolue du confort de l'esprit, les gens ne veulent pas être dérangés dans leurs convictions. Mais bien sûr que les autres nous dérangent ! Parce qu'ils regardent le monde non pas avec nos yeux, mais avec leurs propres yeux. Et ils nous révèlent des choses que nous ne savions pas et que nous ne voulions peut-être pas savoir. Pour citer l'écrivain canado-américain Saul Bellow, qui dit que dans un pays comme l'Union soviétique, dans un système totalitaire, le meurtre et la brutalité sont flagrants, mais que dans une démocratie, on ne tue pas les dissidents, on ne les emprisonne pas.

LIRE AUSSI : "On devrait brûler ces livres" : dans les écoles américaines, la censure bat son plein

Mais ce qui nous menace constamment, c'est l'atrophie des sentiments et de notre conscience endormie, la tentation du confort de l'esprit. Nous voulons ne pas écouter la voix de notre conscience. Nous ne voulons pas être en contact avec la réalité. Une [attaque contre la fiction](#) a lieu en ce moment, pas seulement dans les sociétés totalitaires, mais ici aux Etats-Unis. Des livres sont interdits. On me dit parfois : "je ne veux pas lire ce livre parce qu'il me trouble". Mais bon sang, la vie est troublante ! Si vous ne pouvez pas relever ces défis, comment allez-vous maintenir la démocratie ? De plus en plus, lorsque je parle aux Américains du totalitarisme et des dangers qu'il représente dans une société démocratique, ils me répondent que ça se passe en Iran mais cela ne se produira pas ici. Je réponds généralement que si vous pensez que cela ne peut pas se passer ici, il y a de fortes chances que cela se soit déjà en train d'arriver.

Quel est votre sentiment en tant qu'écrivain face à ces interdictions de livres ?

C'est ce que j'appelle les mentalités totalitaires. Et j'utilise volontairement le terme de mentalités parce qu'il ne s'agit pas seulement d'une question politique. La lutte contre un système totalitaire n'est pas politique. C'est une question existentielle. Vous vous battez pour votre vie, et "ils" se battent pour vos cœurs et vos esprits. C'est ainsi. Des livres comme *Bluest Eyes*, ou *Beloved* de Toni Morrison, les livres de James Baldwin, sont dérangeants parce qu'ils montrent des aspects de nous-mêmes que nous n'aimons pas. Un système totalitaire est basé sur le mensonge : que vous viviez dans la République islamique d'Iran ou aux États-Unis d'Amérique, le totalitarisme commence par des mensonges.

LIRE AUSSI : Rana Foroohar (Financial Times) : "Ce conflit démographique qui guette les Etats-Unis si les élites ne réagissent pas..."

Ils s'attaquent à trois groupes en premier, les femmes, ceux qui travaillent sur l'imagination et les idées - les écrivains, les poètes -, et les minorités. La

littérature révèle la vérité. Ces hommes et ces femmes, ces écrivains, ces poètes et ces artistes qui sont en prison ou qui ont été tués par des systèmes totalitaires ou dont les livres ont été interdits, n'ont d'autres armes que les mots qu'ils possèdent. Et pourtant, ces mots sont si dangereux pour les mentalités totalitaires qu'un homme puissant qui possède toutes ces forces militaires, des milices et des bombes, comme l'ayatollah Khomeyni [fondateur de la République islamique, qui lança une fatwa [contre Salman Rushdie](#)] ne peut être en paix tant qu'un homme qui n'a que des mots, comme [Salman Rushdie](#), est en vie.

Comment pouvons-nous combattre cet état d'esprit, dans un endroit totalitaire comme l'Iran ?

Depuis plus de quarante ans, la République islamique essaie de faire deux choses. La première a été d'amener les femmes à accepter ses règles, ses normes, et la deuxième à faire en sorte que les écrivains, les artistes, les poètes et les cinéastes écrivent ce que veut le régime. Ils ont échoué. Dans ce genre de système, vous essayez de défendre votre identité en tant qu'être humain. Lorsque j'étais en Iran, je ne me battais pas politiquement contre ces personnes. Je me battais parce qu'en tant que femme, en tant que défenseur des droits de l'homme, en tant qu'enseignante, en tant qu'amie, en tant que mère, j'avais honte de ce qu'ils voulaient que je devienne.

Parce que lorsque j'ai mis ce voile obligatoire, j'ai disparu. Je me détestais parce que j'incarnais soudain le fruit de l'imagination de quelqu'un d'autre. Ce que certains ont fait, par contraste, en Europe de l'Est ou dans les pays fascistes, c'est d'exprimer leur liberté de manière toujours plus forte. Ces filles sortent dans la rue et se coupent les cheveux, elles savent qu'elles peuvent être tuées à tout moment, mais elles y vont quand même. [Les rues de Téhéran](#) ont parfois été le théâtre de bruits de balles. Que fait le peuple iranien en réaction à cela ? Il descend dans la rue, dans les lieux publics, dans les parcs, et les Iraniens chantent et dansent, pour étouffer le bruit des balles. Le régime n'a pas réussi. Et c'est ce que le peuple iranien a finalement découvert, qu'il a un pouvoir. Que va faire le régime face à des millions de personnes qui descendent dans la rue et qui chantent ? Peut-il vraiment les tuer tous ?

Il semble que depuis que la République islamique existe, il y a toujours eu en Iran de nombreuses personnes qui la combattent. Quel est votre sentiment face au mouvement né en 2022, "Femme, Vie, Liberté" ?

Deux choses importantes à propos de ce mouvement : il s'est construit à partir des mouvements des mères, des grands-mères et même des arrière-grands-mères de ces jeunes gens. Nous ne devrions pas l'oublier. La deuxième chose, c'est que ma génération n'a jamais eu foi en la République islamique, mais beaucoup d'Iraniens pensaient que ce système pouvait changer progressivement grâce à des réformes. A [chaque présidentielle](#), le régime présentait quelqu'un comme réformateur et le peuple votait pour lui. Mais arrivés au pouvoir, rien ne changeait. Les jeunes aujourd'hui refusent d'entrer dans ce jeu.

LIRE AUSSI : Shirin Ebadi : la révolution des femmes au Moyen-Orient, un mouvement irréversible

Depuis que je suis arrivée aux États-Unis, chaque fois que je parle de la situation des femmes en Iran, quelqu'un se lève et dit : "Mais c'est leur culture. Vous êtes occidentalisée". Cela m'énerve vraiment. Ces gens sont ignorants, ils ne connaissent pas l'Iran. Au début de la révolution, alors que la République islamique commençait en Iran, il y a eu une grande manifestation de femmes contre le régime. L'un de leurs slogans était : "La liberté n'est ni orientale ni occidentale. La liberté est universelle". Si la lapidation, la polygamie, le mariage à l'âge de neuf ans sont ma culture, alors l'esclavage, le fascisme, le communisme sont la culture de l'Occident. Je pense à l'Afghanistan aussi. Ceux qui disent de telles choses ne peuvent pas s'imaginer vivre un seul instant sous les talibans. Notre rôle est de révéler la vraie culture de ces pays. Ces personnes sont arrogantes parce qu'elles ont l'impression que la liberté ne doit être que le privilège de l'Occident.

Dans votre dernier livre, vous dites que Trump partage avec les dirigeants de la République islamique la cruauté, l'incompétence et le mépris pour la vie humaine. Vous vivez aux États-Unis aujourd'hui, que ressentez-vous à l'idée que Trump revienne au pouvoir ?

Je ressens de la colère et de l'indignation. Pas tant contre Trump, mais contre les gens ordinaires et décents qui ont voté pour lui. On peut être gentil avec ses voisins, mais on peut aussi être indifférent à l'angoisse des autres, à la douleur des autres. C'est ce que cela m'inspire. Depuis que j'ai quitté la République islamique, j'ai emporté avec moi de l'anxiété et de la peur. J'ai parfois l'impression que cette anxiété coule comme le sang dans mes veines. L'élection de Trump la ravive. Mais cela m'a aussi permis d'apprendre à quel point chacun d'entre nous a du pouvoir.

“
”

VOUS SAVEZ, LE TOTALITARISME EST TRÈS SÉDUISANT. LA DÉMOCRATIE EXIGE
DE NOUS QUE NOUS SOYONS RESPONSABLES.

Trump a remporté le vote populaire aux Etats-Unis. Beaucoup d'Iraniens ont aussi suivi l'ayatollah Khomeyni à l'époque. Comment l'expliquez-vous ?

Cela nous ramène au début de notre conversation sur le fait que les gens veulent vivre dans un certain confort moral. Vous savez, le totalitarisme est très séduisant. La démocratie exige de nous que nous soyons responsables. Saul Bellow, toujours, dit : "Ceux qui ont survécu à l'épreuve de l'Holocauste, comment survivront-ils à l'épreuve de la liberté ?" Parce que la liberté et la démocratie sont des épreuves très difficiles à surmonter. Il est beaucoup plus facile de se remettre dans les mains de Trump, du guide suprême iranien Ali Khamenei ou de Hitler et se dire qu'ils s'occupent de nous. Les habitants de ma deuxième patrie, l'Amérique, ont oublié que cette liberté n'a pas toujours existé, que des millions et des millions de personnes sont mortes et meurent encore aujourd'hui. Pour que nous ayons cette liberté, il faut l'entretenir et la protéger. Malheureusement, nous y avons renoncé.

“
”

LES FAITS SONT DEVENUS TRÈS DANGEREUX, PERSONNE NE VEUT LES
ENTENDRE.

Pensez-vous que les réseaux sociaux jouent leur part ?

Oui, je blâme les réseaux sociaux. Regardez le rôle qu'ils ont joué pendant les élections. Je plains vraiment les pauvres journalistes d'aujourd'hui parce qu'ils se retrouvent dans des polémiques dans lesquelles ils n'ont jamais demandé à être entraînés. Juste parce qu'ils traitent des faits, et les faits sont devenus très dangereux, personne ne veut les entendre. Avec les réseaux sociaux, vous pouvez répandre tant de mensonges et rien ne vous arrive. Je pense qu'il devrait y avoir un contrôle. Cependant, dans les sociétés répressives, ils deviennent l'un des moyens de se connecter au monde.

Justement, l'image d'une jeune Iranienne qui se déshabille sur un campus en protestation a fait le tour du monde. Qu'avez-vous ressenti lorsque vous avez vu cette video ?

Elle m'a brisé le cœur. Elle a transformé son corps, tout ce qu'elle est, en un acte de protestation silencieuse. Cela va au-delà du courage. C'est une question personnelle et existentielle et ceux qui la réduisent à une seule expression politique ne nous font pas de bien.

LIRE AUSSI : Iran : les méthodes glaçantes du régime pour faire passer les opposants pour des "fous"

Voyez-vous tout de même l'avenir avec optimisme pour l'Iran ou pour les Etats-Unis ?

Vaclav Havel dit que l'espoir n'est pas l'optimisme. Il dit que nous faisons les choses dans l'espoir, non pas parce que nous allons être récompensés et non pas parce que nous savons ce qui va se passer ensuite. Nous espérons parce que c'est la bonne chose à faire. Je pense donc qu'il est très important, de faire preuve de résilience face à un état d'esprit si répressif, de ne pas abandonner, de ne pas renoncer à soi-même.



Hamdam Mostafavi

Directrice adjointe de la rédaction, en charge du développement éditorial et du numérique

[Voir tous ses articles](#)

Les bibliothèques sont les endroits les plus démocratiques au monde”

“La fiction, par sa forme même, est démocratique”. C’est la théorie d’**Azar Nafisi**, et c’est pour cette raison qu’il lui a semblé plus pertinent que jamais de partager, près de 20 ans après *Lire Lolita à Téhéran*, ode au pouvoir irréductible de la littérature, cinq lettres adressées à son père, qui reviennent sur la situation intellectuelle de la société américaine, balafée par le mandat Trump. Dans *Lire dangereusement*, elle évoque, en citant quelques-uns des auteurs de son panthéon personnel (Toni Morrison, James Baldwin, Platon, Ta-Nehisi Coates, Elias Khoury), le pouvoir de la littérature quand il s’agit de penser hors des préjugés et des stéréotypes, de multiplier les points de vue et peut-être, surtout, de susciter et nourrir notre capacité à l’empathie.

Entretien **Aurore Engelen**

Était-il urgent pour vous d’écrire ce livre ?

La majorité des gens pense qu’une démocratie ne peut pas faire machine arrière pour devenir une dictature, mais c’est exactement ce que j’ai vu advenir en Iran. Le fait que les gens ne soient pas conscients de la gravité de la situation rend les choses particulièrement urgentes pour moi.

Vous soulignez cette dichotomie: en Iran, on torture et emprisonne les poètes, aux États-Unis on les ignore, ce sont finalement deux faces d’une même pièce.

Tant que les livres étaient autorisés en Iran, on ne s’en préoccupait pas vraiment, pensant que ce serait toujours le cas. Mais la démocratie, il faut l’entretenir, la soigner. En Amérique, les gens ont trop de confort, ils ne veulent pas être dérangés, alors ils restent coincés dans une idéologie simpliste. Je suis souvent confrontée à des étudiants qui me disent: *“Je ne peux pas lire ça car ça me met mal à l’aise, je trouve ça dérangeant”*. Et j’ai envie de leur dire: *“Mais la vie est dérangeante!”* Si

on ne peut pas tolérer les mots de quelqu’un d’autre, comment pourrait-on tolérer sa réalité, voire son existence? Si on ne peut pas regarder quelqu’un en lui disant: “Je suis opposée à toi, mais je sais que tu existes”, on va devenir un État totalitaire, qui veut éliminer l’opposant. En démocratie, on n’élimine pas l’autre, on échange avec lui.

En parlant de livres qui dérangent, vous évoquez Margaret Atwood et *La Servante écarlate*. Vous expliquez que la fiction d’Atwood ressemblait fort à votre réalité... On en vient à l’universalité de l’expérience de la fiction.

C’est ce qui rend la fiction si grande. On l’écrit d’un endroit spécifique, mais elle est universelle. Bien sûr, le roman d’Atwood est une dystopie, mais d’une certaine façon, je l’ai vécue. Quand mes amies iraniennes me disaient ne pas vouloir en parler car elles avaient le sentiment de vivre cette situation, je leur disais que c’était justement pour ça que l’on devait en parler. Que c’est pour ça qu’Atwood est importante. Elle porte le message des vicissitudes du totalitarisme auprès d’autres pays qui ne sont pas (encore) totalitaires.

Le livre aborde également la question du backlash, le fait que nos droits ne sont pas un dû mais un privilège.

On le vit en ce moment même, ce backlash. Je dis souvent à mes étudiants que leurs droits ne leur ont pas été donnés par la grâce de Dieu, que des gens sont morts pour qu’ils puissent en jouir. Et ça m’agace toujours de voir à quel point les gens vivant dans des sociétés démocratiques n’ont aucune conscience du fait que les droits dont ils disposent peuvent leur être enlevés à tout moment. Les gens comme Trump aujourd’hui ont nos droits dans leur ligne de mire.

Vous citez Ray Bradbury, ou Salman Rushdie, qui dit comment la littérature dit le vrai, quand l'État a besoin du faux.

L'écrivain révèle la vérité au monde. Or quand on connaît la vérité, on ne peut pas rester silencieux, sans quoi on devient complice des crimes qui sont commis. La beauté de ça, c'est qu'il n'y a pas que les écrivains qui sont impliqués dans la vérité. Les lecteurs le sont aussi. La vérité est si dangereuse que la première chose que font les systèmes totalitaires, c'est d'attaquer les porteurs de la vérité, les femmes, les minorités, et celles et ceux qui œuvrent dans le domaine de l'imagination et des idées. Mais la bonne nouvelle, c'est qu'ils ont peur. Le fait qu'ils utilisent leurs armes n'est pas un signe de force. La force, elle est du côté de ces jeunes Iraniennes qui enlèvent leur voile et descendent dans les rues. Le régime n'est pas puissant. Il est violent, mais pas puissant.

Vous évoquez aussi des écrivains du Moyen-Orient comme David Grossman.

Ils parlent de guerre, et pour eux, l'écriture est une arme de paix, en poussant à connaître l'ennemi, à appréhender son humanité.

C'est la chose la plus difficile dans la vie, regarder son ennemi comme un être humain. C'est tellement facile de se laisser posséder par la haine. Comprendre son ennemi, c'est refuser d'aller sur son terrain, pour l'amener

Azar Nafisi

1955 Naissance à Téhéran
1997 Exil à Washington
2004 Sortie du best-seller *Lire Lolita* à Téhéran aux éditions Zulma
2024 Sortie de *Lire dangereusement* chez le même éditeur

sur le nôtre. Écrire est un acte d'amour. On peut détester, en écrivant, mais les meilleures écritures sont des actes de révélation. À soi-même et aux autres. On écrit pour être lu. On se rapproche de gens qui ne sont pas comme soi, ce qui amène l'empathie.

Votre père disait que le monde entier sait beaucoup sur l'Amérique, mais que l'Amérique ne sait pas grand-chose sur le monde. On en revient à la curiosité.

Oui, mon père était obsédé par l'Amérique, il la regardait comme un phénomène qu'il voulait comprendre. Pour lui, ce qui mettait l'Amérique en danger, c'était l'ignorance. Ne pas connaître le monde, mais poser quand même un jugement sur le monde. Mon père m'a transmis le goût des livres et, grâce à eux, j'ai visité de nombreux pays avant même d'y mettre les pieds. J'appelle ça mon "monde portable", et ça, personne ne peut me l'enlever. Là maintenant aux États-Unis, on est au cœur d'un ouragan. Cet ouragan peut vous prendre tout ce que vous possédez. Mais ni lui ni personne ne pourra jamais me prendre mon monde imaginaire.

Vous citez l'exemple d'une jeune étudiante, Razieh, "amoureuse" de Henry James, au point d'en parler jusqu'à ses dernières heures, enfermée dans une geôle iranienne. Cela montre aussi comment la littérature voyage dans l'espace et le temps.

Oui, la littérature transcende tous les obstacles que la réalité met sur notre chemin. Elle transcende la nationalité, le genre, la race, la religion. Elle nous emmène dans une république de l'imagination où tout le monde est le bienvenu. C'est la démocratie ultime. Je dis toujours toujours que les bibliothèques sont les endroits les plus démocratiques au monde. ●



© KEITH MORRIS/HAY FOTOS/ALAMY STOCK PHOTO



EN LIBRAIRIE

“Lire nous apprend à nous confronter à l'ennemi”

■ Pour Azar Nafisi, écrivaine et professeure iranienne ayant obtenu la nationalité américaine, la littérature est un acte de résistance contre la déshumanisation.

Classiques de la littérature, œuvres traitant d'inégalités raciales, de la question du genre ou de violences sexuelles : aux États-Unis, l'organisme PEN America a recensé 10 000 interdictions de livres dans les écoles publiques au cours de l'année scolaire 2023-2024. C'est trois fois plus en douze mois que l'année précédente. Et le retour de Donald Trump à la Maison-Blanche ne risque pas de ralentir cette tendance alarmante. Comme l'écrit très justement Azar Nafisi dans *Lire dangereusement*, dès que le livre est en danger, c'est notre réalité qui est menacée. Son objectif dans ces pages remarquables est ainsi de “combler les fractures provoquées par la politique en rétablissant des connexions grâce à l'imagination”. Car pour elle, “la fiction éveille notre curiosité, et c'est cette curiosité, ce bouillonnement, ce désir de savoir qui rendent si dangereuses l'écriture et la lecture”.

Née à Téhéran dans une famille musulmane laïque et progressiste, Azar Nafisi a enseigné en Iran avant de s'établir aux États-Unis en 1997. Depuis l'âge de six ans, elle écrit à son père régulièrement, qu'ils vivent ensemble ou soient séparés. La mort de celui qui fut maire de Téhéran, emprisonné quatre années sur base de fausses accusations et en l'absence de procès, ne l'empêche donc pas de continuer à converser épistolairement avec lui.

Imagination et réalité indissociables

Méditation personnelle autant que politique mêlant éléments intimes (la traversée du Covid, la perspective d'être grand-mère) et partages intellectuels, les six lettres proposées ici ont été écrites entre octobre 2016 et juin 2020. S'appuyant tant sur son passé iranien que sur son quotidien américain, à partir desquels elle tisse de nombreux parallèles, l'auteure de *Lire Lolita à Téhéran* nous avertit d'emblée : “Nous avons besoin que le poète remette perpétuellement en question les choses telles qu'elles sont, qu'il nous secoue et nous pousse à sortir de nos zones de confort, qu'il nous fasse voir le monde à travers les yeux d'autrui et chercher à comprendre les expériences qui ne sont pas les nôtres”. Et d'ajouter : “Par contraste avec les mensonges dont nous abreuvons Trump et ses comparses, nous avons besoin de la vérité que la fic-

tion nous offre”. Sa conviction est en effet qu’“imagination et réalité sont indissociables : la suppression de l'une mène inévitablement à celle de l'autre”. Or “l'imagination ne peut être contrôlée ni régentée ; elle est libre et rebelle, refuse qu'on la réduise à une quelconque idéologie”.

Elle a notamment choisi de mettre en exergue Platon, Ray Bradbury (*Fahrenheit 451*), Toni Morrison (*L'œil le plus bleu*), l'un des livres le plus censuré aux États-Unis), David Grossman (*Femme fuyant l'attente*), Elias Khoury (*La Porte du soleil*), Margaret Atwood (*La servante écarlate*), James Baldwin (ses romans, ses interviews), Ta-Nehisi Coates (*Une colère noire. Lettres à mon fils*), soit des textes qui puisent dans notre humanité commune, même s'ils peuvent souligner nos différences.

Les sociétés démocratiques menacées

Aux États-Unis, “nous avons perdu l'art d'engager le dialogue avec l'opposition. C'est là que lire dangereusement a un rôle à jouer : cela nous apprend à nous confronter à l'ennemi”. Et de compléter : “Pour connaître ses ennemis, il faut se découvrir soi-même”. S'appuyant sur David Grossman l'Israélien et Elias Khoury le Libanais, elle souligne donc l'importance de connaître son ennemi, de le considérer avec attention, la littérature étant ici “un acte de résistance contre la déshumanisation”.

Son message s'adresse à tous, et en particulier à ceux qui “vivent dans des sociétés démocratiques, et ne savent pas voir les signes rampants, insidieux, qui menacent une société ouverte”. Le fol espoir de celle qui avoue avoir survécu psychologiquement grâce à l'écriture et à la lecture est celui décrit par Vaclav Havel : “L'espoir n'est pas la conviction que les choses vont bien se passer, mais la certitude que les choses ont du sens, quelle que soit la manière dont elles se passeront”. Puisante invitation à la lecture (“c'est ainsi que la fiction subvertit l'esprit absolutiste : en défendant le droit de chaque individu à exercer son indépendance d'esprit et de cœur”), son livre se conclut par cet appel : “Lecteurs du monde, unissez-vous !”

Geneviève Simon

→ Azar Nafisi, “Lire dangereusement”, traduit de l'anglais par David Fauquemberg, Zulma, 320 pp., 21,50 €



Livres

CARACTÈRES

Lisbeth Koutchoumoff Arman

Lire comme on respire

Début novembre 2024. Sur la droite, l'horreur génocidaire toujours en cours. Sur la gauche, une élection présidentielle dont le résultat pourrait rimer avec pouvoir autoritaire. Noire, cette première moitié des années 2020. Peu de couleur annoncée pour la deuxième, à ce stade. Colère, tétanie, désespoir, repli: que faire? *Lire dangereusement. Le pouvoir subversif de la lecture en temps troublés* est le titre du nouveau livre d'Azar Nafisi. L'autrice irano-américaine clôt ainsi un quartet d'ouvrages consacrés à la lecture, tous édités chez Zulma. Le premier, *Lire Lolita à Téhéran*, a rencontré un succès mondial. Au cœur des premières années de la révolution iranienne, l'autrice, professeure de littérature anglaise exclue de l'Université à Téhéran pour insubordination, réunissait une poignée d'élèves dans son salon, pour lire Jane Austen, Vladimir Nabokov ou Henry James, et faire résonner les échos de la fiction dans le cours de leur vie.

Avec une délicatesse infinie, alors que la violence autocratique s'abattait dehors, les étudiantes et leur professeure éprouvent comment la fiction permet de sortir de soi et de changer de regard. Lire permet de rebattre ses cartes intérieures, de renouer avec le monde par d'autres liens. Lire remet en mouvement même quand tout, alentour, semble figé.

Lire dangereusement se présente sous la forme de lettres au père, Ahmad Nafisi, maire de Téhéran de 1962 à 1963, démocrate convaincu, emprisonné sous le shah, pour insubordination déjà.... Il est mort en 2004. Sa fille lui écrit, par-delà la mort, pour partager ses lectures, Salman Rushdie, Platon, Toni Morrison, James Baldwin.

Cette correspondance, commencée pendant le premier mandat de Donald Trump, est sous-tendue par la peur d'assister, bientôt, au dépeçage de la démocratie américaine. «Comment gérer nos sentiments de frustration et de colère face à l'absolutisme? Comment affronter le mensonge et le remplacer par la vérité? Comment résister à l'injustice et ne pas nous retrouver paralysés par des fantasmes de vengeance? Comment nous montrer justes envers ceux qui ont été injustes avec nous? Comment nous confronter à notre ennemi sans devenir comme lui ni nous soumettre à lui?» demande Azar Nafisi.

La pratique de la lecture, le compagnonnage avec les grandes œuvres de fiction, l'activation de l'imagination entraînent à entendre la pluralité des voix, toutes les voix. Cette mobilité est en soi une résistance au pouvoir, «non seulement les rois et les tyrans du monde, mais les tyrans en nous aussi», précise l'autrice. L'imagination seule conduit au changement. Continuons d'imaginer, continuons de lire. ■

Les univers du livre ACTUALITÉ

10 titres en lice pour le Prix du livre Lorientales 2025

10 ouvrages ont été sélectionnés pour le Prix du livre Lorientales 2025, qui salue une œuvre publiée l'année précédente et traitant de l'univers oriental. Le jury, encore en cours de constitution, devra départager les titres d'ici le 16 mai prochain, date de publication des finalistes.



Les 10 titres sélectionnés pour le Prix du livre Lorientales 2025 :

Au soir d'Alexandrie, Alaa El Aswany, traduit par Gilles Gauthier, Actes sud/Sindbad

Beyrouth, 13 avril 1975, Marwan Chahine, Belfond

L'Appelé, Guillaume Viry, Éditions du canoë

Zamir, Hakan Günday, traduit par Sylvain Cavaillès, Gallimard

Mes amis, Hisham Matar, traduit par David Fauquemberg, Gallimard

Bientôt les vivants, Amina Damerji, Gallimard

Le printemps reviendra, Nour Malowé, Récamier

Le désastre de la maison des notables, Amira Ghenim, traduit par Souad Labbize, Philippe Rey

Nourri par le sang, Mehdi Yazdani Khorram, traduit par Nahal Tajadod, Zulma

Lire dangereusement, Azar Nafisi, traduit par David Fauquemberg, Zulma

L'année dernière, le Prix du livre Lorientales avait été décerné à Abdelkrim Saifi pour *Si j'avais un franc*, roman publié par les éditions Anne Carrière.



Edition : 04 février 2025 P.50

Famille du média : PQR/PQD (Quotidiens régionaux)

Périodicité : Quotidienne

Audience : 1036000



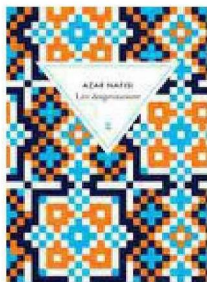
Journaliste : H. H.

Nombre de mots : 160

UN LIVRE ♥♥♥♥♥

LIRE DANGEREUSEMENT

AZAR NAFISI



Alors que Donald Trump vient d'être investi président des États-Unis pour un second mandat, le roman d'Azar Nafisi, sorti en septembre, trouve un nouvel écho. Dans le même esprit et avec la même force que *Lire Lolita à Téhéran*, publié il y a vingt ans (et toujours disponible chez Zulma), l'autrice iranienne chante dans *Lire dangereusement* « le pouvoir subversif de la littérature en des temps troublés ». S'adressant à son père, qui fut maire de Téhéran et emprisonné par le régime du Shah, Azar Nafisi réfléchit avec élégance, exigence et érudition à ce que peut « la littérature comme résistance » face à la tentation du

« totalitarisme » incarné à ses yeux, entre autres, par Trump. Des lettres rédigées entre 2019 et 2020, et dans lesquelles elle convoque Salman Rushdie, Toni Morrison ou Margaret Atwood. À lire... dangereusement ! ■ H. H.

ÉD. ZULMA, 320 P., 21,50 €.

Edition : 13 décembre 2024 P.47
 Famille du média : PQR/PQD (Quotidiens régionaux)
 Périodicité : Quotidienne
 Audience : 83000



Journaliste : Pascale Fauriaux
 Nombre de mots : 649

Magazine → Livres

Dans les coulisses de l'écriture

Secrets

Comment écrire : Pierre Assouline promet de dévoiler « tous les conseils, techniques et secrets des meilleurs écrivains français et étrangers » dans un ouvrage qui peut se savourer de différentes manières...

Pascale Fauriaux
 pascale.fauriaux@centrefrance.com

Si vous avez des velléités d'écrire votre premier roman, ou, plus court mais pas forcément moins ambitieux, votre première nouvelle, vous trouverez dans cet ouvrage quantité de précieuses indications techniques. Plan, style, personnages, dialogues, rythme... Pierre Assouline aborde les principaux aspects de la conception d'œuvres de fiction.

Multiexemples

Fort de sa très solide expérience d'écrivain, de journaliste, de membre du jury Goncourt, mais aussi d'enseignant d'écriture littéraire à Sciences Po, il s'appuie sur une impressionnante quantité d'exemples, chacun illustrant une manière de faire différente. Face à une telle diversité, l'aspirant écri-



CRÉATION. En quête de la forme la plus adéquate. PHOTO D'ARCHIVES LA MONTAGNE

vain risque bien d'être perdu, tant les conseils sont variés, et les techniques proposées parfois antinomiques. Ainsi, si la plupart des auteurs en admirent d'autres, qu'ils lisent et relisent, à l'inverse, certains mettent à distance pour « se garder de trop d'influence ».

Le fait est qu'à chaque affirmation péremptoire, il sera possible

de citer au moins une exception. Ce qui est d'autant moins étonnant que « la fiction est par excellence le lieu de la liberté de l'esprit ».

Alors, s'il y a donc à peu près « autant de façons de faire que d'écrivains », les futurs romanciers trouveront leur propre chemin dans la multitude de conseils.

Écrire la première phrase, commencer par la fin comme Michel Tournier : tout est envisageable.

« Le lecteur veut comprendre sans qu'on lui explique »

Les lecteurs curieux, eux, seront ravis de découvrir tel ou tel « truc » de leur auteur fétiche. Le point de départ de la structure de plusieurs livres de Toni Morrison est ainsi visuel : une forme, une couleur... Zola, quant à lui, expliquait écrire « tout doucement, en moyenne trois pages par jour ». Toutes époques et tous styles confondus, c'est bien la nécessité de l'isolement qui semble la plus partagée. En cela, le lecteur rejoint bien souvent l'écrivain.

Et, si ce livre à la forme hybride, entre ouvrage pratique et beau livre richement illustré, citations en exergue, ne fera pas de vous un écrivain si vous n'en éprouvez pas la nécessité, il vous permettra, à coup sûr, de lire autrement. ■

➔ **Comment écrire.** De Pierre Assouline, Albin Michel, 336 pages, 24,90 €.

À DÉCOUVRIR

VOYAGE À PIED DANS LA HAUTE-DRÔME. Jean Giono. Un recueil inédit de notes de voyage. Celles-ci, récemment retrouvées par hasard, étaient destinées à l'écriture de son roman majeur *Les grands chemins*. Le parti pris de l'éditeur de retranscrire la mise en page des carnets de l'auteur permet de découvrir une méthode de travail, mettant en parallèle sensations et descriptions. La qualité littéraire de ces cahiers préparatoires, pourtant une simple étape de l'écriture, est à souligner (éditions des Busclats, 128 pages, 15 €).

AUDACE ET PRÉJUGÉS. Alexis Karklins-Marchay. Une promenade littéraire et féministe avec Jane Austen, Charlotte Brontë et Virginia Woolf, qui restent des références (*Les presses de la cité*, 256 pages, 21 €).

L'ÉDITEUR PRÉSOMPTUEUX. Sandro Ferri. La success story d'un éditeur indépendant italien. Depuis 1979 et un parcours semé d'embûches, l'entreprise se développe. Le récit de cette réussite, doublé d'une réflexion sur le métier d'éditeur (traduit de l'italien par Béatrice Robert-Boissier, Gallimard, 208 pages, 21,50 €).

LIRE DANGEREUSEMENT. Azar Nafisi. Sous-titré *Le pouvoir subversif de la littérature en des temps troublés*, ce recueil de lettres adressées par l'auteure, exilée aux États-Unis, à son père, ancien maire de Téhéran emprisonné par le régime du Shah d'Iran, est plus nécessaire que jamais. Il met en lumière le pouvoir infini des livres, notamment face à l'esprit totalitaire (traduit de l'anglais par David Fauquemberg, éditions Zulma, 320 pages, 21,50 €). ■

Des lectures inspirantes



CONTES DE FAMILLE

« Juif de nom arabe et de confession catholique », comme il se définit lui-même, le philosophe Fabrice Hadjadj est père de dix enfants. Ce qui lui a donné le goût d'écrire des romans pour la jeunesse et les familles. Il passe ici au registre du conte, et encore plus particulièrement du conte de Noël, qu'il revisite en trois histoires différentes, destinées à trois générations de lecteurs, mais aussi à être partagées lors d'une « lecture commune en famille ». Chaque conte se déroule dans l'ambiance de Noël. À côté de ceux de la petite fille trop blanche et du garçon entendant une voix dans un GPS, le troisième raconte l'histoire d'un menuisier amené à fabriquer un cercueil le soir de Noël. (F.A.)

Fabrice HADJADJ, *La petite fille trop blanche et autres contes de Noël*, Paris, Salvator, 2024. Prix : 14,90€. Via L'appel : - 5% = 14,15 €.



ANIMALITÉ HUMAINE

« Il semble aller de soi que les animaux ne sont pas des humains car ils sont privés de culture. Et que les humains ne sont pas des animaux car ils se sont libérés de la nature. » Partant de cette affirmation, l'auteure de ce livre, chercheuse en sociologie, relit l'histoire du monde à la lumière de « l'animalisation » dont les hommes, ou une partie d'entre eux, ont au fil du temps affublé celles et ceux qu'ils voulaient considérer comme inférieurs. « L'état animal » a ainsi été attribué par l'homme à la femme, par les Nazis aux juifs, par les colonisateurs aux colonisés. « L'animalisation est une question totale » écrit-elle. Et elle le démontre. (F.A.)

Kaoutar HARCHI, *Ainsi l'animal en nous*, Arles, Actes Sud 2024. Prix : 22,50€. Via L'appel : -5% = 21,38€.



LE POUVOIR DES LIVRES

« La grande littérature va puiser dans notre humanité tout en pointant nos différences. » Cette « grande littérature », Azar Nafisi l'explore à travers cinq lettres envoyées à son père décédé depuis longtemps, victime du régime iranien. Elle a trouvé refuge aux États-Unis et dans les livres « créés dangereusement pour ceux qui lisent dangereusement ». Ces lectures fortes et éclairantes sont autant d'invitations à regarder le monde et à le célébrer sous un angle nouveau. Le tout sous la forme de confidences entre lecteurs qui savent combien l'imagination et la lecture sont les garantes de la démocratie et « un acte de résistance contre la déshumanisation ». (C.M.)

Azar NAFISI, *Lire dangereusement*, Paris, Zulma, 2024. Prix : 21,50€. Via L'appel : -5% = 20,42 €.



MORT À VINGT ANS

Anne-Dauphine Julliand avait ému de nombreux lecteurs avec *Deux petits pas dans le sable mouillé* qui racontait la découverte de la maladie génétique de sa fille, son décès et la répétition pour un deuxième enfant. Ici, elle partage la douleur du suicide de Gaspard, son fils de presque 20 ans. Face à un tel drame, on admire le courage de l'autrice, mais surtout sa volonté de positivité et la pudeur dans l'évocation de ses sentiments. Ce n'est jamais larmoyant, tout est raconté par petites touches qui parlent des rencontres, des attitudes de l'entourage qui blessent ou réconfortent, avec toujours une grande retenue. Humaine, très riche ! (J.G.)

Anne-Dauphine JULLIAND, *Ajouter de la vie aux jours*, Paris, Les Arènes, 2024. Prix : 18€. Via L'appel : - 5% = 17,10 €.



LA PRISON QUESTIONNÉE

Ce dossier consacré à la prison questionne le système pénitentiaire, l'enfermement, la peine et son efficacité au regard des missions confiées par la société. Ainsi que la prise en compte des besoins des victimes, les alternatives à la détention et les expériences de justice restauratrice. Il est paru dans le 150^e numéro d'*En Question*, la revue trimestrielle « de sens et d'engagement » publiée par le Centre Avec fondé par les jésuites belges francophones. On y trouve aussi des félicitations méritées à cette « communauté en effervescence » émanant notamment de la revue sœur française, *Projet*, du mouvement *Équipes populaires* et de l'économiste Étienne de Callatay. (J.BD.)

La prison fait-elle justice ? Centre Avec, automne 2024.



DEUIL ET LIBÉRATION

Perdre son père à l'âge de 2 ans d'un accident mortel est bouleversant. C'est l'histoire de Mathieu Deslandes, journaliste et écrivain. Une fois adulte, il s'est lancé dans une enquête sur les circonstances de la mort de cet homme, couvreur tombé d'un toit à l'âge de 30 ans. Il s'intéresse plus largement à son histoire. Il rencontre des proches, recueille des confidences et dresse le portrait nuancé d'un jeune homme modeste, bienveillant, acteur de théâtre amateur. Être orphelin de père s'avère une épreuve, mais ouvre aussi le champ libre pour construire sa propre vie sans diktat paternel. Un livre émouvant et interpellant. (G.H.)

Mathieu DESLANDES, *Tombé du ciel*, Paris, Grasset, 2023. Prix : 19 €. Via L'appel : -5% = 18,05 €.

Edition : Octobre - novembre 2024

P.78-79

Famille du média : Médias spécialisés
grand public

Périodicité : Bimestrielle

Audience : 295769



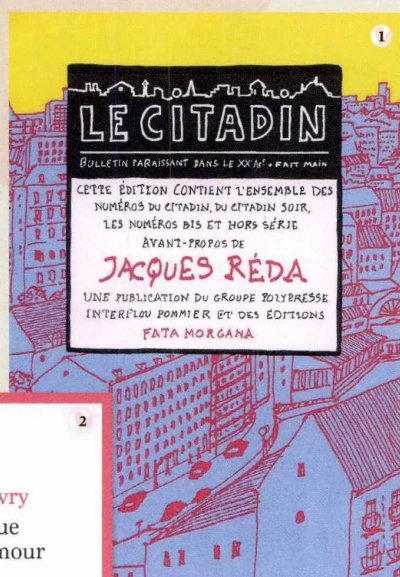
Journaliste : DOMINIQUE FIDEL

Nombre de mots : 769

Lectures du soir

FAIRE UNE
PAUSE,
IMAGINER,
RÊVER...

Par DOMINIQUE FIDEL



1

LE CITADIN Jacques Réda

Fata Morgana

Né en 1929, Jacques Réda est poète, amoureux du jazz et de la littérature. Il est né à Lunéville mais la ville de sa vie, c'est Paris, qu'il arpente sans cesse depuis 1953, lentement, l'œil et l'oreille aux aguets. De 1997 à 2010, il a publié tout seul et de temps à autre une petite feuille de chou - c'est plus joli que fanzine - intégralement consacrée aux charmes du 20^e arrondissement. Écrite à la main, émaillée de petits dessins, imprimée à quelques dizaines d'exemplaires et distribuée aux amis et voisins. En tout une trentaine de numéros comme autant de rêveries d'un promeneur solitaire, malicieuses, solaires et sans afféterie. Réédité avec brio par Fata Morgana sous la forme d'une petite brique de 600 pages de sept couleurs différentes, cet ensemble gouleyant constitue un OLN (objet littéraire non identifié) des plus attachants.

2

FANTASTIQUE HISTOIRE D'AMOUR Sophie Divry

Seuil

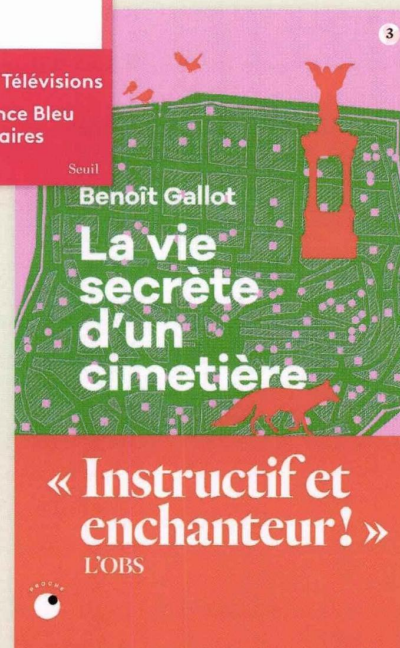


Bastien est inspecteur du travail, vaguement catho tendance alcool, Maia est journaliste scientifique, résolument indépendante, tendance ourse. Elle aime nourrir les mésanges, il aime la regarder, mais ils ne se connaissent pas. Jusqu'au jour où ils héritent tous deux d'une enquête à mener. Pour lui un ouvrier broyé dans la compacteuse d'une usine, pour elle une expérience scientifique qui tourne mal. Le roman que Sophie Divry tricote autour de ce duo improbable mélange thriller et romance en un cocktail délicieusement entêtant soutenu par un scénario à la précision horlogère.

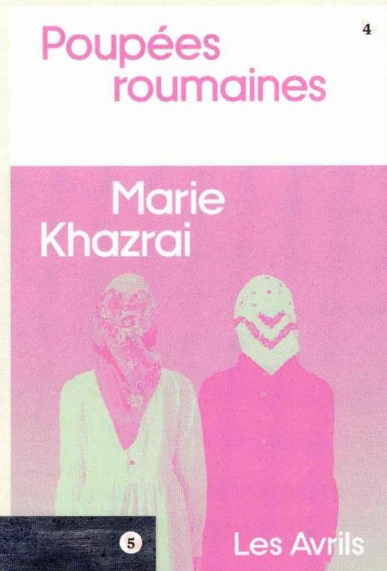
3

LA VIE SECRÈTE D'UN CIMETIÈRE Benoît Gallot

Collection proche, les Arènes



C'est comme une ville de bonne taille, 43 hectares, 70 000 édifices de styles variés, peuplés de gens morts. Fils et petit-fils de marbriers funéraires, Benoît Gallot veille sur le devenir du Père-Lachaise, star mondiale des cimetières. Dans cet ouvrage savoureux, il nous ouvre les portes de son royaume bien vivant et nous raconte son quotidien dans son gigantesque



bureau à ciel ouvert. Équipes du cimetière, "habitants" célèbres, familles endeuillées, touristes en masse et animaux de tous poils et de toutes plumes traversent ces pages dans un joyeux brouhaha qui se dévore avec gourmandise.

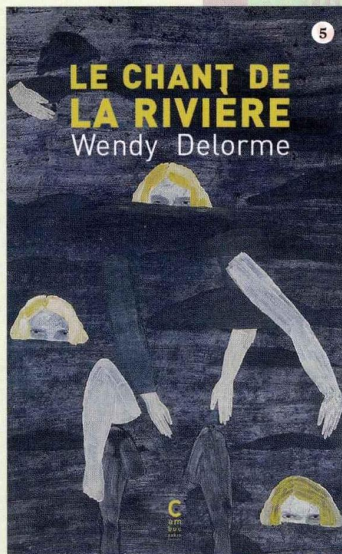
4

POUPÉES ROUMAINE

Marie Khazrai

Les Avrils

C'est le roman vrai d'un retour aux sources. Les sources, c'est la Roumanie, sa culture millénaire, ses traditions peuplées de vampires, de sorcières et d'ogres, ses villages serrés sur eux-mêmes, sa mémoire meurtrie par des décennies de régime totalitaire et paranoïaque. Les sources, c'est aussi une mère déstabilisée par des années d'exil, une grand-mère à la mémoire féroce, une tante revêche... et des poussins. Sur cette trame, Marie Khazrai tisse un récit brutal et splendide, aux confins de la psychanalyse transgénérationnelle, de l'enquête anthropologique et du conte de fées.



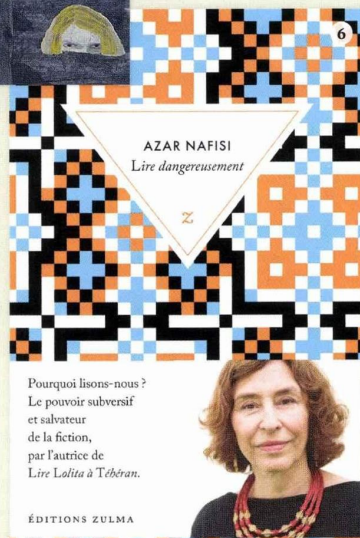
5

LE CHANT DE LA RIVIÈRE

Wendy Delorme

Cambourakis

Dans ce court roman choral au charme brut, Wendy Delorme noue avec fougue le fil de deux récits : celui, contemporain, d'une jeune écrivaine suspendue à l'attente d'une grossesse tant espérée, et celui, plus lointain, que chante la petite rivière qui murmure discrètement près du chalet montagnard où elle a trouvé refuge. C'est la triste histoire de Clara et Meni, qui s'aimaient tendrement loin du regard cruel des hommes. Un texte élégiaque et bouleversant, comme un grand cri de joie et de colère.



6

LIRE DANGEREUSEMENT

Azar Nafisi

Zulma

Élevée dans l'amour de l'art et de la littérature par ses parents, Azar Nafisi a toujours eu la rébellion dans le sang. Opposante au régime du Chah, elle refuse aussi les diktats des ayatollahs. On lui demande de porter le voile ? Elle démissionne de l'université où elle enseigne. La République islamique interdit *Lolita* et *Madame Bovary* ? Elle embarque des jeunes filles dans un club de lecture consacré aux livres subversifs. Désormais installée à Washington, Azar Nafisi croit plus que jamais à la force tellurique de la fiction et de l'imagination face aux diktats. Dans ce livre composé de cinq lettres adressées à son père défunt, l'autrice rend un vibrant – et vivifiant – hommage au pouvoir libérateur de la lecture. 5

Publié le 05 novembre 2024 par [Marc Escola](#)

Essai Nouvelle parution



Traduit de l'anglais par David Fauquemberg

Les livres ouvrent de nouveaux horizons, ne connaissent ni limites ni frontières, posent plus de questions qu'ils n'apportent de réponses et nous invitent à sortir de notre zone de confort. Leur pouvoir est infini, notamment face à l'esprit totalitaire.

En cinq lettres adressées à son père – ancien maire de Téhéran emprisonné par le régime du Shah d'Iran – Azar Nafisi témoigne aussi de la situation intellectuelle aux États-Unis sous l'ère Trump. De Salman Rushdie à Margaret Atwood, en passant par Zora Neale Hurston, Toni Morrison ou James Baldwin, *Lire dangereusement* est une invitation à la subversion.

Nous vivons des temps troublés. Ils sont propices à nous rappeler à quel point l'imagination et la lecture sont les garantes de la démocratie. Indispensable et vivifiant.

Azar Nafisi est née à Téhéran, et a longtemps enseigné la littérature anglophone aux États-Unis. De nationalité irano-américaine, elle a vécu et travaillé en Iran, s'opposant aux mesures de restriction des libertés, avant de s'exiler à Washington avec sa famille en 1997. *Lire Lolita à Téhéran* a remporté un succès phénoménal à travers le monde, il est traduit vers plus de trente langues et lauréat de nombreux prix. Elle est aussi l'autrice d'une fresque familiale bouleversante *Mémoires captives* (en poche aux éditions Zulma en mai 2024) et d'une ode à la littérature : *Lire dangereusement : le pouvoir subversif de la littérature en des temps troublés* (Zulma, septembre 2024).



Lire dangereusement



NAFISI Azar

&&&&

Convaincue du « pouvoir subversif de la littérature », Azar Nafisi engage une correspondance fictive avec son père décédé en 2004, prolongeant ainsi les conversations ou échanges épistolaires qu'elle a toujours entretenus avec lui. En cinq lettres très étoffées, l'autrice confie à son « cher Baba » ses réflexions personnelles et politiques sur l'histoire récente de l'Iran, son pays natal, et celle des États-Unis, son pays d'adoption. Le totalitarisme dans le premier est à l'œuvre depuis la révolution islamique de 1979, des tendances autocratiques menacent la démocratie du second. Écrire et lire relèvent de la protestation et de la résistance, le travail des écrivains permettant la circulation des idées. Les livres questionnent, maintiennent la curiosité en éveil, encouragent le dialogue, ils font des lecteurs des êtres libres, responsables, capables de rébellion. À travers des exemples puisés dans les œuvres de Salman Rushdie - malicieux entre tous -, James Baldwin, Toni Morrison, David Grossman, Omar Khayam ou Margaret Atwood, l'autrice étaye son propos, alerte sur les dangers du confort et du divertissement qui conduisent si facilement à accepter les mensonges de la politique. Féminisme et insubordination sont toujours la marque d'Azar Nafisi, autrice de l'audacieux *Lire Lolita à Téhéran* paru en 2004. Écoutons-la citer Salman Rushdie : « Visez les étoiles, souriez, disputez-vous avec la terre entière » car « sans la liberté d'offenser, la liberté d'expression cesse d'exister. » (P. H. et P. M.)

Trad. de l'anglais par David Fauquemberg

Zulma, 2024

359 pages

ISBN : 9791038702936

Prix : 22,50 €

Public : Adultes

Genre : Romans Hors champ

Résistance
Littérature
Esprit critique

Mise en ligne le 10/09/2024

Edit



MAGALI JEANNIN

L'imaginaire littéraire comme force émancipatrice

Literary imagination as an emancipatory force

DOI: <https://doi.org/10.58282/acta.21385>

Azar Nafisi, *Lire dangereusement. Le pouvoir subversif de la littérature en des temps troublés*, traduit de l'anglais par David Fauquemberg, Paris : Éditions Zulma, 2024, 307p., EAN 9791038702936.

Rédigées entre novembre 2019 et juin 2020, les lettres de l'écrivaine et universitaire iranienne Azar Nafisi à son père décédé apparaissent brûlantes d'actualité, voire prophétiques dans leur analyse de la banalité du mal. Elles sont aussi le lieu de défense et illustration de la littérature, et des moyens qu'elle met à notre disposition, écrivains comme lecteurs, pour ne pas céder à la tentation facile du renoncement.

Ces cinq lettres, dont le germe est né en octobre 2016 à l'aube du premier mandat de Donald Trump, se présentent comme des méditations conjointement autobiographiques et littéraires, inspirées par les événements emblématiques de la période : les émeutes sanglantes contre la République islamique en Iran, les manifestations consécutives à l'assassinat de Georges Floyd, la pandémie de Covid19, l'exacerbation du conflit israélo-palestinien... Azar Nafisi actualise ainsi la proposition fondatrice de Jean-Paul Sartre : « La fonction de l'écrivain est de faire en sorte que nul ne puisse ignorer le monde et que nul ne puisse s'en dire innocent¹ ». Simultanément elle renouvelle et dépasse la conception existentialiste de l'engagement en ne prônant pas « une littérature résistante, mais [...] la littérature comme résistance » (p. 26). Ainsi le fil rouge de *Lire dangereusement* est la puissance de l'imagination fictionnelle comme arme émancipatrice, en écho et prolongement à *La République de l'imagination*², où l'autrice convoquait ses auteurs américains favoris, le Mark Twain des *Aventures d'Huckleberry Finn*, Sinclair Lewis, Carson McCullers, James Baldwin. Azar Nafisi y affirmait déjà :

Les histoires ne sont pas que fuites dans le rêve ou instruments de pouvoir et de contrôle politique. Elles nous relient à notre passé, elles nous fournissent une vision critique du présent et nous permettent de ne pas concevoir nos vies uniquement comme elles sont, mais comme elles devraient être ou pourraient devenir³.

Dans *Lire dangereusement*, Azar Nafisi convoque à nouveau les auteurs qui ont joué un rôle fondateur dans la construction de son identité littéraire, humaine et politique : Salman Rushdie, Platon, Ray Bradbury, Nancy Hurston, Toni Morrison, David Grossman, Elliot Ackerman, Elias Khoury, Margareth Atwood, James Baldwin, Ta-Nehisi Coates. Chaque page nous parle d'émancipation : l'autrice réfléchit aux fondements d'une démocratie authentique, entendue comme une société où la vérité ne se confond pas avec le discours de ceux qui sont au pouvoir. Sa réflexion se rapproche en cela de celle de Rancière⁴, pour qui la

démocratie est un processus de dépassement des assignations sociales davantage qu'un mode de gouvernement ou un consensus social. La création littéraire, dans cette optique, est le lieu de la remise en question des dominations, quelques formes qu'elles prennent, et de leur déconstruction. Elle est provocation, à la fois en direction du pouvoir mais également de nous-mêmes. « Ce qui m'intéresse, c'est la manière dont la littérature et l'art résistent aux instances de pouvoir – non seulement les rois et les tyrans du monde, mais les tyrans en nous aussi » (p. 26). Face à cette provocation, la violence et l'indifférence sont les deux armes qui peuvent réduire les écrivains au silence. La violence s'exerce dans les sociétés totalitaires – la *fatwa* lancée sur Salman Rushdie en est l'exemple emblématique ; dans les états démocratiques contemporains, on s'adonne à la consommation de masse plutôt qu'à la littérature. Dans les deux cas, Azar Nafisi invite à la vigilance. Les sociétés dystopiques décrites par Ray Bradbury et Margareth Atwood sont basées sur des faits existants ou ayant existé ; bien que Margareth Atwood situe la république de Gilead aux États-Unis, de nombreuses Irlandaises s'identifient aux servantes écarlates. Le totalitarisme et la démocratie sont des choses universelles, insiste Azar Nafisi (p. 190), et parfois réversibles. La liberté et la vérité induisent l'inconfort ; le totalitarisme a ceci de séduisant qu'il offre une forme de sécurité : « la promesse du dictateur, c'est le renoncement à toute responsabilité vis-à-vis de la vérité » (p. 63).

La littérature comme résistance nécessite aussi de se déprendre de tout ancrage manichéen. S'opposer au totalitarisme, au racisme, à l'oppression des minorités, c'est d'abord défendre l'humanité de et en chacun de nous ; les personnages de fiction sont ainsi convoqués comme autant de sensibilités et d'intériorités complexes, parfois antagonistes. Azar Nafisi se refuse à opposer les bons et les méchants, car l'écrivain n'a pas vocation à produire de l'idéologie mais, au contraire, à « poser des questions sans réponse » (p. 229). Elle pointe une forme de proximité entre République islamique iranienne et États-Unis trumpistes, proximité qui s'incarne dans la méfiance voire la haine de l'autre, cet « état d'esprit absolutiste » (p. 24) qui s'oppose au dialogue ou à l'acceptation de la différence et fonde son autorité sur la désignation de l'ennemi. L'ennemi, c'est d'abord celui qui remet en question le discours établi, et par là même cherche à transformer le monde ; c'est pourquoi l'imagination fictionnelle apparaît si dangereuse. Azar Nafisi cite à l'appui le chef des pompiers de *Fahrenheit 451* : « Si vous ne voulez pas qu'un homme se rende malheureux avec la politique [...] n'allez pas lui casser la tête en lui proposant deux points de vue sur une question : proposez-lui-en un seul. » (p. 65). À l'inverse, l'imagination permet de se projeter dans l'autre, de s'identifier même à l'ennemi désigné. Les pages consacrées à *Une femme fuyant l'annonce* de David Grossman explorent la proximité dans l'humanité entre les protagonistes israéliens et palestiniens et s'intéressent à la création d'un espace universel comme recherche d'une troisième voie entre victime et agresseur (chaque statut étant réversible). Ceci n'exclut pas la lucidité : cette troisième voie peut échouer devant l'intensité de la souffrance subie ; « mais enfin, elle semble bel et bien être notre meilleure option » (p. 136).

La pensée d'Azar Nafisi est aussi une pensée de l'altérité. Elle fait écho aux théories de Levinas fondées sur le refus inaugural de l'objectivation d'autrui dans lesquelles l'autre est d'abord appréhendé comme visage⁵ ; les personnages littéraires que l'autrice convoquent en sont autant de concrétisations, d'appels au lecteur à saisir l'humanité de l'autre jusque dans l'étrangeté qu'il semble nous opposer. Le processus d'identification littéraire ne fonctionne pas ici comme une réassurance réconfortante mais permet de faire l'expérience d'être l'autre, voire, pour paraphraser Paul Ricoeur, de se voir *soi-même comme un autre*. S'identifier aux personnages victimes du racisme systémique contre les Afro-américains, tels que les imaginent Toni Morrison, Nancy Hurston ou James Baldwin, ce n'est pas uniquement adhérer

à un nécessaire réquisitoire contre la violence faite à une part de l'humanité, c'est également engager une réflexion sur nous-mêmes et sur notre propension à reléguer autrui dans le camp de l'ennemi. Paradoxalement, c'est à partir de cette déstabilisation vécue dans l'expérience fictionnelle qu'Azar Nafisi tire une réassurance et une forme d'optimisme lucide : « Tant que nous sommes capables d'imaginer, nous demeurons libres » (p. 120).

notes

1 Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature, Situations II*, Paris : Folio Essais, [1948] 2008, p. 29-30.

2 Publié initialement aux États-Unis en 2014. En français : Azar Nafisi, *La République de l'imagination. Comment les livres forment une nation*, traduit de l'anglais par Marie-Hélène Dumas, Paris : JC Lattès, 2016.

3 *Ibid.*, p. 32.

4 Jacques Rancière, *Penser l'émancipation. Dialogue avec Aliocha Wald Lasowski*, La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube, 2022

5 Notamment *Totalité et infini* (La Haye : Nijhoff, 1961), *Humanisme de l'autre homme* (Saint Clément de rivièrre : Fata Morgana, 1972).

résumés

Lire dangereusement regroupe les lettres rédigées entre novembre 2019 et juin 2020 qu'Azar Nafisi a adressé à son père décédé. La littérature y apparaît comme une forme de résistance, une force émancipatrice, mais aussi comme un outil d'analyse des événements contemporains. La réflexion de Nafisi autour de ses auteurs favoris, lesquels s'illustrent dans des écrits autobiographiques aussi bien que fictifs ou politiques, définit l'imagination fictionnelle comme un puissant moteur de remise en question des dominations. C'est aussi un outil d'expérimentation de la dialectique complexe de l'altérité.

Reading Dangerously brings together letters written by Azar Nafisi to her deceased father between November 2019 and June 2020. Literature appears as a form of resistance - an emancipatory force - but also as a tool for analyzing contemporary events. Nafisi's reflections on her favorite authors - which produce works ranging to autobiography to fiction and political writing - define fictional imagination as a powerful engine for challenging domination. It is also a tool for experimenting with the complex dialectic of otherness.

Pour citer cet article

Magali Jeannin, « L'imagination littéraire comme force émancipatrice », *Acta fabula*, vol. 27, n° 7, Notes de lecture, Juillet-août 2026, URL : <http://www.fabula.org/revue/document21385.php>, page consultée le 16 July 2026. DOI : <https://10.58282/acta.21385>